

&CHOS



L'Abbaye et les Missions

NOUVELLES DE L'ABBAYE

N°20 Printemps 2010

SAINT-MAURICE

Sommaire

01. ÉDITORIAL : L'ABBAYE ET LES MISSIONS DE L'ALGÉRIE AU KAZAKHSTAN
Olivier Roduit
02. LA MISSIONS CHRÉTIENNE. RÉFLEXIONS DE THÉOLOGIE MISSIONNAIRE
+ *Joseph Roduit*
04. LES MISSIONS DE L'ABBAYE DE SAINT-MAURICE
Jean-Paul Amoos
05. LE REGARD DE MGR SALINA SUR L'ŒUVRE MISSIONNAIRE
+ *Henri Salina*
08. REGARD SUR LE DIOCESE DE DARJEELING
F. R.
14. LOLAY : NAISSANCE D'UNE NOUVELLE PAROISSE
Elisabeth Longchamp
18. LA JOIE DES ANCIENS MISSIONNAIRES
Jean-Bernard Simon-Vermot
20. L'ASSOCIATION NAMASTE
22. LA MISSION DES ANDES
Jean-Paul Amoos
23. DEUX CHANOINES MISSIONNAIRES AU PÉROU
Michel-Ambroise Rey et Michel de Kergariou
25. APRÈS TROIS ANS DE MISSION
Michel de Kergariou
30. LA JOIE DE TRAVAILLER AVEC LES ANIMATEURS CHRÉTIENS
Michel-Ambroise Rey
34. LE PÉROU, CE N'EST PAS TOUJOURS LE PÉROU
Michel de Kergariou
36. AUJOURD'HUI EN MISSION AU KAZAKHSTAN
Jean-Paul Amoos
38. ROLAND JAQUENOUD EN TERRE KAZAKHSTANAISE
EXTRAITS DES NOUVELLES ADRESSÉES À L'ABBAYE
Roland Jaquenoud

SOMMAIRE

Editorial

L'ABBAYE ET LES MISSIONS : DE L'ALGÉRIE AU KAZAKHSTAN

En août 1855, le chanoine Auguste Bertrand, de Saint-Maurice, a été ordonné prêtre... en Algérie ! Il faisait partie des chanoines à avoir tenté la première expérience missionnaire de l'Abbaye. Cependant la prise en charge de l'orphelinat de Mjez-Amar (1854-1857) fut un échec économique-politique et les missionnaires de la première heure durent rentrer au pays.

L'Abbaye s'est tournée ensuite vers l'Inde. De 1934 à 1994, une quinzaine de chanoines ont œuvré dans le district de Darjeeling, dans les vallées au pied du Kangchenjunga.

Plus tard, deux confrères sont partis sur les Hauts Plateaux péruviens. Et depuis cinq ans, le chanoine Roland Jaquenoud travaille au service des chrétiens du Kazakhstan.

Mentionnons encore que dans les années 1990 Mgr Salina a acheté un terrain à Mahajanga, en terre malgache, en vue d'une nouvelle implantation missionnaire de l'Abbaye. Si ce projet n'a malheureusement pas pu se concrétiser, nous soutenons le travail missionnaire des Sœurs de Saint Maurice actives à Madagascar depuis 1951 et des Sœurs de Saint-Augustin qui fêtent les 50 ans de leur mission au Togo. Plusieurs confrères ont eu l'occasion de visiter et d'aider ces communautés florissantes d'outremer.

De plus, nous gardons des contacts étroits avec le diocèse de Darjeeling où ont œuvré nos confrères. Le journal diocésain *Tea Leaves* nous informe régulièrement de la vie active de ce diocèse que nous soutenons toujours financièrement. Nous recevons régulièrement la visite de prêtres et d'évêques indiens : Mgr Thomas D'Zouza sera notre hôte durant cet été 2010.

De 1937 à 1979, *L'Echo du Sikkim*, puis de 1980 à 1999, *L'Echo du Sikkim et des Andes* ont régulièrement informé les amis de l'Abbaye des activités de nos confrères missionnaires.

Le chanoine Joseph Henry avait déployé une grande énergie à soutenir le travail missionnaire de ses confrères missionnaires par des actions financières et par la rédaction de *L'Echo*. Depuis presque 40 ans, le chanoine Jean-Paul Amoos tient la comptabilité de la Procure de nos missions qui soutient aujourd'hui le travail de Roland Jaquenoud. Onze après le dernier numéro des *Echos du Sikkim et des Andes*, il nous a paru judicieux d'offrir aux amis de l'Abbaye et de la Mission un fascicule des *Echos de Saint-Maurice* consacré entièrement aux Missions, et tout particulièrement aux œuvres actuelles.

Bonne lecture à toutes et à tous.

Chne Olivier Roduit

La mission chrétienne

Réflexions de théologie missionnaire

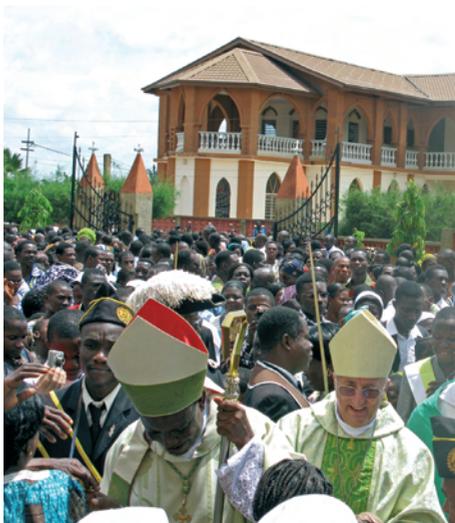
Quand on parle de mission, il importe de spécifier de quelle mission il s'agit.

« A la question, pourquoi la mission ? Nous répondons, grâce à la foi et à l'expérience de l'Eglise, que la véritable libération, c'est s'ouvrir à l'amour du Christ [...]. La mission est un problème de foi, elle est précisément la mesure de notre foi en Jésus Christ et en son amour pour nous. [...] Voilà pourquoi la mission découle, non seulement du précepte formel du Seigneur, mais aussi de l'exigence profonde de la vie de Dieu en nous » (Jean Paul II, *Redemptoris Missio*, n° 11) Cette mission est universelle et a besoin d'être revivifiée chez nous en Occident. Dans nos pays, l'Evangile est-il encore une Bonne Nouvelle ? Peut-être avons-nous besoin de recevoir une impulsion de la part des Eglises des autres continents !

En effet, notre monde occidental et industrialisé a besoin de découvrir l'espérance qui est



Lors de la visite des évêques suisses au Togo, Mgr Paul Vollmar et Mgr Joseph Roduit furent reçus officiellement à Togoville, le sanctuaire marial national accessible par barque à travers le lac Togo. Parmi les hôtes, nous reconnaissons une sœur de Saint-Augustin, sœur Pierre-Elise, qui réside à Togoville.



Au terme d'une cérémonie solennelle à la cathédrale de Kpalimé, l'évêque Mgr Benoît Alowonou précède Mgr Joseph Roduit au milieu de la foule des fidèles.

souvent un désespoir surmonté. Il doit trouver de nouvelles raisons de croire et d'espérer. Nos enfants ont besoin de découvrir qu'ils ont des frères et sœurs dans le monde entier qui attendent des signes de leur amour. Nos adolescents et nos jeunes ont besoin de découvrir des projets qui les sortent de leur bien-être ennuyeux, de leurs plaisirs futiles. Les adultes eux-mêmes doivent se forger un idéal plus élevé que celui du confort personnel, en s'ouvrant aux besoins essentiels des autres. Au jugement dernier, nous dit l'évangile, chacun sera interrogé : « J'avais faim et vous m'avez donné à manger... » On ne peut rester indifférent à ces questions.

Les diocèses, les paroisses, les institutions missionnaires, les œuvres d'entraide se doivent de



Le chanoine Gilles Roduit a visité la Mission du Sikkim en août 2003. Il y a fait connaissance avec le Père John Lasrado, actuellement curé de Mirik, paroisse fondée il y a 57 ans par le chanoine Gressot ; il fut jusqu'à il y a trois ans curé à Kalimpong et responsable local des parrainages de Namasté. A droite, le Père Lawrence Monteiro, directeur du collège St. Augustine's School de Kalimpong. Les voici, en visite en Suisse, lors de la rencontre communautaire aux Giettes, le 6 août 2008.

chercher ensemble comment mieux répondre à la mission salvatrice du Seigneur Jésus. C'est dans cette ligne que, en réponse à l'appel de l'Eglise, ce numéro des Echos a été rédigé. Il ne s'agit pas seulement de retracer l'histoire des Missions de l'abbaye. Le but est de susciter une réflexion générale et de favoriser des options significatives, voire des décisions pour que notre mission soit mieux accomplie. Dans un texte sur le nouveau millénaire, le pape Jean-Paul II reconnaissait le merveilleux travail accompli par tant de missionnaires, mais il en appelait à l'inventivité, à « une nouvelle imagination de la charité, pour passer d'une aumône humiliante à un partage fraternel ». C'est dans ce but qu'en novembre 2004 se sont réunis à Rome cinquante évêques africains et cinquante évêques européens, en 2007 ce sont quelque 300 responsables des Missions

de l'Eglise catholique qui y ont réfléchi aussi à Rome. C'est dans ce sens encore qu'en fin septembre 2009 une forte délégation de la Conférence des évêques suisses est allée sur place en Afrique pour rencontrer la conférence épiscopale du Togo. Si les œuvres humanitaires font un travail merveilleux de solidarité, il reste que la Mission est d'annoncer avant tout l'évangile du salut. Et le salut est en Jésus-Christ qui apporte au monde le sens même de la vie et a proclamé heureux ceux qui ont faim et soif de justice. C'est dans ce sens qu'a œuvré et veut encore œuvrer l'Abbaye de Saint-Maurice. Que le lecteur se réjouisse de tout ce qui a été fait et ose s'engager sur d'autres chantiers de la Mission.

+ Joseph Roduit, Abbé de Saint-Maurice
Responsable du dicastère Mission à la Conférence des évêques suisses.

La vitalité du diocèse de Darjeeling se remarque aussi par son site Internet (en anglais) !

- Consultez www.darjeelingdiocese.net.
- Lisez en ligne les *Tae Leaves* : www.darjeelingdiocese.net/tealeaves
- Retrouvez le collège Saint-Augustin : www.saskalimpong.com

Les missions de l'Abbaye de Saint-Maurice

Des contreforts des Himalaya aux steppes du Kazakhstan en passant par les hauts plateaux andins.

75 ans de présence missionnaire et, certainement bien plus...

- 1934 : Le Sikkim
- 1974 : Le Pérou
- 2004 : Le Kazakhstan.

S'il fallait tout simplement entériner le passé, ou porter nos regards vers des temps révolus concernant le travail missionnaire de l'Abbaye, je crois qu'il serait plus judicieux de consulter les nombreux Echos du Sikkim et des Andes parus de 1934 à 1999...

Non, il y a mieux à faire, car comme vous lirez, (en résumé) dans ce parcours missionnaire abbatial, un merveilleux fil rouge offre à plus d'un confrère (et aux nombreux amis de l'Abbaye) la joie de pouvoir répondre, à sa mesure, à l'appel du Seigneur : *« Allez ! Proclamez la Parole, faites des disciples, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit »*.

Certes, les lieux évangélisés au cours de ces 75 années furent bien différents : des contreforts des Himalaya aux steppes du Kazakhstan en passant par les hauts plateaux andins, mais à chaque fois on retrouve nos confrères dans des conditions qui se recoupent : aller à la rencontre de l'être humain en attente, plus ou moins avouée, du Seigneur qui met dans les cœurs le désir du bonheur.

Un bonheur qui passe par des conditions de respect et de dignité.



Lever de soleil sur le majestueux Kangchenjunga.

Respect et dignité qui ne peuvent se vivre tant que les oppressions sociales, les inégalités criantes entre riches et pauvres ne soient corrigées.

Respect et dignité qui ne peuvent s'exprimer tant que l'accès à la culture et au savoir ne sera pas partagé.

Etre envoyé pour dire que « tout » l'homme a été créé par amour pour être aimé et pour aimer, voilà le vrai projet missionnaire de l'Eglise. Et je ne crois pas me tromper en disant que nos missionnaires, que ce soit au Sikkim, dans les Andes ou au Kazakhstan, ont eu et ont à cœur de le réaliser.

Ces quelques pages révéleront de manière toute simple le parcours de nos confrères et le beau travail qui s'est vécu et qui se vit aujourd'hui en terre étrangère.

Chne Jean-Paul Amoos

Le regard de Mgr Henri Salina sur l'œuvre missionnaire

Elu Abbé de Saint-Maurice en 1970 Mgr Henri Salina, a passé quelques semaines aux Indes au printemps 1974 afin de visiter ses confrères en mission, mais aussi pour célébrer les 40 ans de la présence de l'Abbaye en Inde.

Kalimpong, Pédong, Sikkim... Voilà des noms aux sonorités asiatiques qui sont devenus familiers à tous ceux qui habitent l'Abbaye et à tous leurs amis. Il en est d'autres qui ponctuent l'histoire de ces quarante années écoulées : Maria Basti, Suruk, Merik, Gorubathan, Shepkola... Tous sont là, enracinés dans le sol des contreforts himalayens, comme de belles plantes nées d'une graine apportée par le souffle du vent. Ce souffle est aussi ancien que l'Eglise : c'est celui de la première Pentecôte où l'Esprit est envoyé, comme Jésus le fut lui-même, pour que la Bonne Nouvelle, l'Evangile, parvienne aux extrémités de la terre et soit proclamée sans relâche jusqu'à l'extrémité du temps.

Quarante ans de labeurs, de peines, de joies, de sacrifices pour que s'implante l'Eglise. Des années de vie d'hommes données à Dieu pour ses enfants lointains, pauvres de beaucoup de choses ! Deux vies déjà couchées en terre, comme le grain de blé qui meurt... Le Père Patrice Vergères et le Père Auguste Schyrr.

Mais le frémissement de ce souffle qui pousse à partir vers ceux qui ne connaissent pas Jésus-Christ, il y a bien plus de quarante ans qu'il se faisait sentir dans les murs de la vieille Abbaye : c'est normal, puisqu'elle est d'Eglise et que *« de sa nature, l'Eglise, durant son pèlerinage sur terre, est missionnaire »* et que

« l'œuvre d'évangélisation est le devoir fondamental du peuple de Dieu » (Concile Vatican II). Une œuvre grande et durable ne se fait pas cependant sans reprises, sans tâtonnements ; il y faut aussi le temps.

En 1854, (le 7 novembre) se concrétisait déjà le désir de la Mission à l'Abbaye. Le Chapitre abbatial acceptait un projet d'établissement en Afrique du Nord. Mais hélas, des conditions très difficiles, de climat entre autres, et de nombreux obstacles ne permirent pas de tenir au-delà de la fin de 1856.





Emmanuel Gex-Collet, un père indien, Jean-Marie Brahier, Mgr Henri Salina et Hubert Ruckstuhl lors d'une pause sur la route de nos missions.

La flamme cependant n'était pas morte et la braise couvait sous la cendre dans l'attente de possibilités meilleures. Dès 1918, elle commence à se ranimer... En 1925, un rapport envoyé à la Congrégation de Propaganda Fide annonce que l'on peut sérieusement envisager de passer aux actes. Et l'on cherche un lieu. Le souffle du vent semble tourner à l'Est. Explorations : ira-t-on en Mandchourie (alors partie de la Chine) ? En Corée ? Le Saint-Siège suggère l'Indochine.

Ira-t-on à Hanoï ou à Hué ? Mais l'Esprit souffle où il veut : en 1928, la décision est prise. Ce sera l'immense sous-continent indien : sur l'invitation de l'Evêque de Mysore, l'Abbaye ira planter sa tente à Bangalore dans l'intention de prendre la succession des Pères des Missions Etrangères de Paris au Collège Universitaire Saint-Joseph. On s'y installe en 1930 pour collaborer quelque temps – le temps de la relève – avec les Pères des Missions Etrangères. Mais en définitive ce n'est pas encore là que la Providence nous veut. Le vent alors souffle vers le Nord et enfin, le 17 décembre 1934, les deux premiers Chanoines de Saint-Maurice – MM. Gianora et Fox – pénètrent sur la terre (Préfecture apostolique du Sikkim) où la graine enfin prend racine, prospère et porte du fruit.

Certains de ces fruits sont bien visibles et vous les connaissez, fidèles amis et lecteurs des *Echos du Sikkim* : les paroisses, leurs écoles et leurs dispensaires (et qu'aurions-nous fait toutefois sans le dévouement et les compétences



Le chanoine Ruckstuhl a photographié ses confrères missionnaires et des prêtres avec Mgr Eric Benjamin.



Les élèves de l'école à Noël 1996. Ci-dessous, une vue panoramique du Sikkim dessinée par Paul Monnier.

des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ?) ; l'école Saint-Georges de Pédong, Saint-Augustin de Kalimpong ; la ferme-laiterie, la coopérative de Shepkola... L'Eglise qui s'implante, signe du salut en Jésus-Christ, qui est maintenant « l'Eglise qui est à Darjeeling ». Et les fruits invisibles qui sont de l'ordre de la grâce...

Pour ces quarante années nous disons merci à Dieu, le priant de veiller sur cette œuvre qu'il nous a donnée de faire, le priant de protéger les ouvriers qui travaillent à sa moisson et d'en envoyer d'autres, le priant de maintenir en nous l'esprit de la Mission.

Voilà les pensées qui me venaient à l'esprit au printemps dernier en parcourant les collines de Kalimpong avec mes confrères de là-bas : regard sur le passé et le présent sans oublier l'avenir aussi puisque déjà deux chanoines sont partis pour les Hauts-Plateaux du Pérou, commençant à écrire une nouvelle page.

« Tout cela, c'est le seul et même Esprit qui l'opère... » (1 Co 12, 11).

Henri Salina, Abbé de Saint-Maurice

Texte paru dans *L'Echo du Sikkim*, octobre 1974



Regards sur le diocèse de Darjeeling

Les Echos du Sikkim et des Andes ont publié en automne 1992 les notes de voyage d'un collégien désireux de découvrir les missions avant d'effectuer son noviciat à l'Abbaye. En voici des extraits.

En route vers Kalimpong : une semaine de tribulations

Mardi 4 août 1992, une heure du matin. Plongeon dans l'inconnu. A la sortie de l'aéroport, une vingtaine de taximen me hèlent à qui plus fort tandis que la chaleur nocturne de Delhi s'abat sur moi de tout son poids d'humidité et de ténèbres. Plus un visage blanc, plus une main amie... On a beau s'y être préparé, on a peur. Parvenu à l'hôtel où je dois passer deux nuits, le sommeil ne vient pas. Une odeur de serre envahit tout, ou plutôt une odeur comme celle des chalets que l'on rouvre au printemps ; mais ici, c'est aussi dehors, dans les arbres, sur la terre des trottoirs, jusque dans l'oreiller. Elle vous rentre partout et s'impose petit à petit à vos narines, de sorte que vous finissez par ne plus la sentir, tout en devinant sa présence parce qu'elle fait dans l'air comme des vagues plus ou moins fortes.



En se promenant dans les rues de Kalimpong.

Alors, pour m'endormir, je m'échappe de ce monde inconnu en pensant à ma famille, à ma communauté, au film que j'ai vu tout à l'heure dans l'avion ... Le sommeil vient enfin...

Ce voyage en Inde, il s'est décidé assez rapidement, sans grande réflexion même. Ayant terminé ma maturité, je désirais simplement vivre quelque temps d'une autre expérience avant de commencer le Noviciat, à l'Abbaye. Après quelques entretiens avec mon Père-Maître, le choix s'est porté sur la visite de nos missions au Sikkim. D'une part, cela me permettrait de voir l'immense travail accompli là-bas par nos confrères, d'autre part, j'aurai ainsi l'occasion de rendre plus concrets un certain nombre d'idéaux qui me tenaient à cœur, tels l'amour du plus pauvre, la pauvreté elle-même... Souvent, j'ai réfléchi à la pauvreté, j'y ai beaucoup pensé tout à l'heure encore, dans l'avion. La pauvreté m'attire. Je la trouve belle en même temps qu'elle me fait peur. Belle parce qu'il me



Jour de lessive dans un quartier populaire.



Cette magnifique vue du Kangchenjunga dominant la ville de Kalimpong a toujours impressionné les visiteurs.

semble qu'elle porte à l'essentiel, effrayante parce qu'elle exige tant ! Mais les grands saints ne se sont-ils pas épanouis en elle ? Pauvreté... petit mot qui chante profond et bien obscur, mélodie de sainteté, un petit air d'éternité... Je tends l'oreille... c'est loin ! Encore... Les sons se confondent : cela résonne encore trop, dans le vide de mon cœur ! Cette mélodie, je vais avoir le temps de la découvrir, en un mois et demi ! Mais pour l'instant, je dors, à des centaines de kilomètres de Kalimpong, sur un lit de planches recouvert d'un fin molleton, tandis qu'au-dessus de moi, inlassablement, un vieux ventilateur tourne tordu sur son axe...

... Me voilà donc sur la route de Darjeeling. Le taxi fonce à une vitesse infernale (au moins 50 km/h !) entre les gens, les vaches, les charrettes, les chiens, les chèvres, les poules et leurs nids ! Je vais donc vivre 3 jours à Darjeeling, sur les premières montagnes himalayennes, à 2100 mètres d'altitude, au frais dans les

nuages de la mousson. Darjeeling est la ville centrale de la région des Hills, dont Kalimpong fait partie. Elle est notamment très connue pour son fameux thé, et pour la vue magnifique qu'elle offre sur le massif himalayen, avec le Kangchenjunga (8600 m) et le Mont Everest plus à l'arrière.

Mon intention est de me rapprocher le plus possible de la mission, puis de terminer le trajet à pieds. Le bus me conduit jusqu'à Teesta, petit village sur la rivière du même nom, où se trouve un pont qui relie les routes de Darjeeling et Siliguri à celles de Kalimpong et Gangtok.

Après un dernier contrôle à un poste de police, me voilà enfin à Kalimpong. Quelle émotion d'arriver là où, 58 ans plus tôt, les chanoines de l'Abbaye plantaient les premières semences de l'Évangile.

Première visite : Pédong. La grande maison en pierre qui abrita les premiers missionnaires est maintenant un peu « branlante », mais ses murs



Scènes de la vie quotidienne.

parlent encore très fort de ce passé finalement pas si lointain où les pères français d'abord, puis les chanoines, plongeaient dans ce monde inconnu tout entier régi par les croyances locales et bouddhiques. En contrebas de la maison se trouve le cimetière où reposent les missionnaires français, derrière l'église construite par le Père Martin Rey. Elle est un peu tordue, mais ce brave chanoine n'avait pas le temps de commencer à faire du dessin technique, il en dessina le contour à la main directement sur le sol !

Entre Pédong et Kalimpong se trouve le petit village de Mirik. Quand le Père Gressot y vint pour la première fois, il n'y avait là qu'une famille chrétienne, qui avait été un peu oubliée. Aujourd'hui, tout le village a adhéré à l'Evangile. L'école construite par le Père Gressot rassemble les enfants de toutes les maisons environnantes, à quelques mètres d'une église érigée par le Père Pittet et d'un tout nouveau presbytère où loge le Père Donald, un prêtre du diocèse. Une petite communauté de trois sœurs de Cluny habite également au village. Elles y enseignent, tiennent un petit dispensaire et parcourent les collines alentour pour y prêcher l'amour du Christ et du prochain.

C'est généralement ainsi que se sont formées toutes les paroisses des voisinages de Kalimpong. Un chanoine s'y installe, noue des amitiés, développe une école, apporte ce qu'il peut pour combattre les situations déplorables de certaines familles qui n'ont rien à manger, dont la maison tombe en ruines, qui n'ont pas les moyens de s'acheter les médicaments que leur état de santé exige... Et un jour, une famille, puis deux, viennent demander qu'on leur enseigne ce fantastique message qui rend si bon pour les autres. Ils découvrent le Christ, par l'Evangile et par l'exemple du prêtre, ils apprennent à prier, jusqu'au point où, désirant

se séparer totalement des croyances de leurs ancêtres ils adhèrent pleinement à leur nouvelle foi en Christ, ils demandent le baptême. Une nouvelle communauté chrétienne est née ! Dans un pays où l'esprit de collectivité est très fort, cela peut se faire par familles entières, par villages parfois !

Rencontre avec la pauvreté

Mais le centre de la mission, c'est évidemment Sainte-Thérèse, à Kalimpong. Une grande maison aux murs jaunes et au toit de tôles rouges accueille les prêtres et les amis de passage. C'est le presbytère où vivent deux chanoines et un prêtre indigène, au service de la paroisse. L'église paroissiale fut construite par Monseigneur Gianora, qui veilla lui-même sur tout le chantier, allant jusqu'à désigner exactement quel arbre il désirait que l'on abatte pour faire telle partie de la boiserie. Le résultat, c'est une superbe harmonie des différentes couleurs du bois, et une architecture élaborée dans le respect des valeurs locales.

Mais le plus beau spectacle, c'est la messe qu'on y célèbre le dimanche, à 6h30 du matin ! L'église est bondée, et toute l'assemblée chante de tout cœur la louange de Dieu sur des airs très locaux, au rythme entraînant des maracas, guitare, harmonium, clochettes et tambourin ! « Que les peuples, Dieu, te rendent grâce, qu'ils te rendent grâce tous ensemble ! » (Ps 66) La notion d'Eglise universelle m'apparaît enfin dans son sens concret ! Voilà des chrétiens qui, à des milliers de kilomètres de chez nous, prient avec nous le même Seigneur Amour, et permettent ainsi sur toute la Terre sa louange ininterrompue. Et, tonnerre ! des chrétiens qui donnent envie de rire, de chanter, de danser ; que nos pauvres églises d'Europe ont donc à apprendre de la simplicité et de la joie dont



Scènes de la vie quotidienne.



L'église Marie Mère de Dieu à Kalimpong.

respirent ces jeunes communautés de mission !

C'est à Sainte-Thérèse que j'ai véritablement fait la découverte de la pauvreté. J'avais bien vu, à Delhi, des familles dormant sur le trottoir, des mendiants estropiés à Darjeeling, avec leurs membres atrophiés ou leurs jambes coupées sous le genou, qu'ils agitent dans votre direction pour attirer votre attention. J'avais bien vu toutes ces maigres personnes aux habits déchirés, ces travailleurs qui portent tout le jour des charges surhumaines pour quelques roupies... Je les avais vus comme on regarde les photos d'un magazine tiers-mondiste, mais je ne les avais pas rencontrés, parce que je n'avais pas commencé par les aimer et les admirer.

Les premières rencontres qu'il m'a été donné de faire, ce sont celles de tous les pauvres qui viennent mendier au presbytère. Ils attendent sur le perron, dans l'escalier intérieur, devant



L'église de Sourouk.



Jour de fête à la paroisse Ste-Thérèse de Kalimpong.

les portes des chambres, et nos braves chanoines les reçoivent avec patience et douceur, l'un après l'autre, les écoutent et donnent ce qu'ils estiment judicieux de donner. Je me souviens d'une femme, qui vient régulièrement. Elle est fine comme un bambou, diraient les Indiens, enveloppée dans un sari bleu foncé, et possède le beau type des Indiens du Sud. Je lui ai toujours trouvé un air mystérieux, le regard fier et grave en même temps qu'elle sourit. Elle vit dans une petite maison, constituée d'un coin-cuisine et d'une chambre de deux mètres sur deux aux murs nus, meublée seulement d'un lit de planches. Il n'y a pas de toilettes à l'intérieur, comme d'ailleurs pour la grande majorité des logis, mais un petit cabanon derrière la maison. La jeune femme et sa famille le partagent avec leur voisin brahmane, aussi pauvre qu'eux, mais qui les méprise de par le rang de sa caste. Et je vois encore la gouille verte formée par les latrines bouchées, qui ferment devant la maison...

Les mendiants du presbytère, c'est encore Sharon, une jeune fille de 14 ans, tuberculeuse également, qui ne va plus à l'école depuis fort longtemps et vient aussi chaque semaine demander de quoi payer la nourriture pour elle et sa famille. Le chemin lui prend trois heures (6 heures aller et retour), en s'arrêtant régulièrement pour reprendre le souffle. Elle m'a énormément impressionné par son courage et



Siliguri, Darjeeling, Kalimpong, Vallée de la Tista...

le sourire qui illumine toujours ce visage d'une paix extraordinaire, au-delà de la souffrance. Plusieurs visites à l'hôpital régional de Kalimpong m'ont également montré une facette de la pauvreté que l'on ne peut imaginer sans l'avoir vue de ses yeux. Combien de pauvres meurent alors parce qu'ils n'ont pas seulement les moyens de se procurer le médicament parfois élémentaire qui les sauverait !

La pauvreté, enfin, je l'ai découverte durant les nombreux après-midi entiers passés à visiter les pauvres de Kalimpong et environs, avec le Père Gressot.

Je voudrais pourtant tellement vous partager ce que tous ces pauvres m'ont appris ! Parce qu'au fond, ils sont plus riches que nous. Les vrais pauvres sont chez nous ; ce sont tous les mendiants d'amour, tous ces êtres seuls, déchirés, perdus, rejetés, endurcis par le luxe, « encaraçonnés » dans l'avoir !

Aujourd'hui, j'ai retrouvé le luxe de la vie occidentale, le bien-être dans l'assurance de ne manquer de rien ; j'ai retrouvé ma belle chambre, les belles maisons, les grandes voitures, les rues pleines de belles boutiques, les bistros. Les gens y pleurent, rient et aiment, tandis que là-bas, tout là-bas, des millions de pauvres meurent en silence, sans déranger personne...

Dans mon cœur aujourd'hui, la pauvreté a des visages, des noms, des sourires, une dimension nouvelle. Son chant a pris corps ; il est beau, il est grand... Il résonne en mon cœur et monte à mes lèvres ; je voudrais le chanter, avec eux tous, avec vous, pour qu'il remplisse la terre, dans une grande bouffée d'espoir, parce qu'ils sont la joie du monde, parce que le Royaume des Cieux est à eux. (F. R.)

Lolay : naissance d'une nouvelle paroisse

Le père Pittet livre à sa nièce Elisabeth, en visite dans nos missions, la belle histoire des débuts de la paroisse de Lolay.

L'histoire de la communauté de Lolay débute tranquillement. En début de l'année 1974 lorsque quelques villageois (32) écrivent une lettre au Père Pittet, curé de Mirik (l'une des paroisses situées à quelques kilomètres de Lolay).

Cet appel venait d'un village situé dans les collines de l'Himalaya : maisonnettes en forme de cube, recouvertes de chaume, ou parfois de tôle.

Habitations dispersées sur le flanc monta-



Autour de la table fraternelle, Martin Rey, André Butty, Edouard Gressot, Robert Eigenmann et des prêtres indiens.

gneux, entre lesquelles s'étage une mosaïque de champs de maïs.

Lolay offre un tableau identique à celui que présente chaque village de cette région de Kalimpong : vie modeste et rude de ces paysans terriblement pauvres.

Mais quel étonnement de constater l'amabilité de ces gens, leur accueil spontané où ne manque jamais un sourire courtois ! Oui, quelle

surprise... et quelle leçon... : malgré la misère, ils gardent la joie, cette joie que l'on éprouve dans les petites choses quotidiennes, au travers d'une vie empreinte de simplicité.

Alors, qu'est-ce qui a changé un beau jour ?

Un souffle de renouveau a passé sur ces chemins sinueux où, depuis plusieurs années déjà, le destin préparait le terrain dans une région

- où des parents proches ou éloignés sont devenus chrétiens et ont communiqué leur nouvelle foi ;
- où des missionnaires ont traversé la région au cours de leur randonnée ; on se saluait,



Devant : Edouard Gressot, Gustave Rouiller, Jean-Marie Brahier ; derrière : Joseph Hofstetter, Hubert Ruckstul et Meinrad Pittet.



Des femmes et des enfants devant le presbytère de Lolay. Cette photo a servi de couverture à plusieurs numéros des Echos du Sikkim et des Andes.

on échangeait quelques paroles amicales... et le temps travaillait en silence ;

- où à travers le dur labeur quotidien, on cherchait « autre chose ». Ce « quelque chose de plus » après lequel nous courrons encore, nous Européens, dans le fracas et les préoccupations de notre civilisation moderne !

« ... Nous aimerions que vous veniez ici pour vous occuper de nous, écrivaient-ils ; nous sentons qu'il nous manque quelque chose, que



nous marchons dans l'obscurité ; nous sommes accablés par les usuriers et économiquement nous ne pouvons plus nous en tirer... » Appel plein d'espoir et d'attente, à ne pas décevoir, à ne pas négliger.

Le 17 février 1974, les « leaders » du mouvement organisent une réunion, à laquelle le Père Pittet est invité. Il constate que les 30 personnes rassemblées présentent un réel intérêt pour le christianisme, comme en témoigne cette émouvante lettre.



Nos abbés ont eu soin de visiter régulièrement la mission du Sikkim. Ci-dessus, Mgr Salina en 1998 ; à gauche Mgr Roudit, alors prieur, en 1985.

D'autre part, se révèlent déjà dans les premiers contacts d'importants problèmes de justice sociale : quatre usuriers ruinent progressivement les petits propriétaires, en exigeant jusqu'à 100 % d'intérêt ! Au point de vue pratique, ils préfèrent se joindre à la communauté de Mirik, qui est la plus proche (trois heures de marche). Le dimanche 24 février, le Père Pittet célèbre la messe pour la première fois à Lolay ; il est accompagné de quelques amis de Mirik. Une discussion intéressante y fait suite, à laquelle prennent part une cinquantaine de personnes, attentives au récit de la vie de Jésus-Christ. Jamais le Père Pittet n'a encore ressenti une semblable atmosphère d'écoute et de recueillement dans une assemblée de chrétiens.

Par la suite plusieurs d'entre eux se rendent régulièrement à Mirik pour participer à la messe dominicale.

En début avril Mgr Eric Benjamin crée un contact personnel indispensable. Au cours des diverses discussions dans les familles il peut comprendre les opinions, le but, les intérêts, peut-être aussi matériels, qui sont liés à la recherche de la foi.

Pratiquement, c'est le 19 avril que le feu vert est donné pour cette « Opération » comme le dit Mgr Benjamin ! Le Père Pittet en porte la responsabilité.

Que de petits problèmes à résoudre : achat de matériel des plus divers pour l'aménagement : depuis les lampes à pétrole, les marmites, les vivres, les couvertures, jusqu'aux livres de chants ou les Bibles ! Sans parler du transport : une fois quitté la route, les porteurs traversent une rivière à gué, et grimpent un raidillon pendant trois quarts d'heure.

Sept séminaristes accompagnent le prêtre. Ils ont pour tâche de poser les premiers jalons de cette communauté chrétienne : visites personnelles dans les familles, réunions de catéchisme

pour les enfants et les adultes, groupes de prière, pour l'étude de la Bible et des chants religieux.

Belle expérience pour ces étudiants qui apportent directement un témoignage de vie chrétienne dans les gestes quotidiens et la prière. Ils restent à Lolay pendant près de deux mois. Après deux semaines, que de travail accompli : une partie de la maison est transformée en chapelle : une croix de bois, une inscription en népali : « *Je suis le chemin, la vérité et la vie* », sur le sol des nattes en paille de riz.

A la messe, on chante à pleine voix, peu importe si quelques fausses notes s'y glissent encore, les cœurs sont à l'unisson. Écoutons quelques invocations de la prière universelle :

« *Nous sommes encore plongés dans l'obscurité : Seigneur donne-nous ta lumière.* » « *Déjà nous avons appris à te dire Seigneur, mais nous ne savons pas encore bien qui est le Seigneur Dieu, qu'il daigne nous l'apprendre.* »

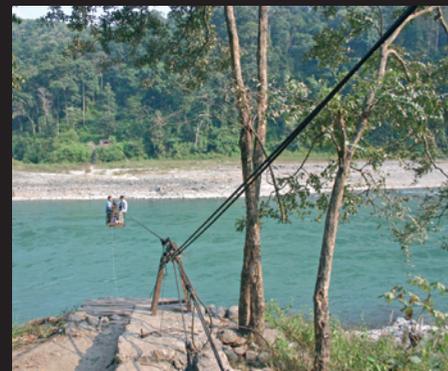
Message de sincérité et d'amour !

Dans un proche avenir, quels soucis de pastorale le prêtre doit-il affronter ?

Le Père Pittet répond : « *Apporter le Christ à ces gens qui le cherchent de tout leur cœur ; les aider à rester ferme dans les ennuis que leur créent déjà ceux qui ne ressentent pas cette soif de Lumière : ce sont surtout les usuriers, qui ont peur de voir leur source injuste de revenus se tarir sous peu ; en conséquence, organiser rapidement un moyen d'entraide efficace pour faire prévaloir la justice et redonner un niveau de vie plus humain à cette communauté, tout cela s'appelle bien simplement Évangélisation* », prendre en charge et le corps et l'âme. *La moisson mûrit.* »

E. Longchamp

Texte paru dans *L'Echo du Sikkim*, octobre 1974



En haut, le père Gressot avec des enfants aidés par Namasté. Dessous, lors d'une visite chez des lamas. A droite, on prend la pause avec une famille : les pères Gressot, Gex-Collet, Hofstetter et Rouiller. La traversée de la Tista a toujours été difficile ; nos confrères étaient fiers du téléphérique installé par leurs soins.



La joie des anciens missionnaires

Le chanoine Jean-Bernard Simon-Vermot a vécu au Sikkim de 1947 à 1962. De retour à l'Abbaye, il n'a cessé de s'intéresser à la mission et au dialogue inter-religieux. Il a publié en 2006 chez Médiaspaul : *Echos infinis du silence. Vers une spiritualité chrétienne ouverte à l'Orient.*

Durant de longues décennies, les prêtres envoyés par l'Abbaye dans le nord de l'Inde se sont dépensés généreusement pour y annoncer la Bonne Nouvelle du Christ, tout ce numéro des Echos le rappelle. Au fil des années, avec la grâce de Dieu, leur œuvre patiente



Le 11 novembre 1947, au jour de leur départ pour le Sikkim, les chanoines Pittet, Gex-collet, Gressot et Simon-Vermot entourent Mgr Haller.

et profonde a porté fruit, la moisson a levé. Autour des premières paroisses de Kalimpong, de Pédong, de Mariabasti, les communautés se sont multipliées dans toutes les vallées avoisinantes et jusqu'au Sikkim. De nombreux catéchistes laïcs ont secondé les Pères, la foi des chrétiens s'est approfondie, elle a pris des racines solides. Elle est devenue vraiment indienne, dans sa liturgie, dans sa mentalité, elle

est entrée dans le mouvement d'inculturation de l'Eglise de l'Inde. Même si toutes sortes de difficultés ont empêché la fondation d'un monastère canonial, dont la présence aurait répondu aux aspirations d'une population foncièrement religieuse, il est réjouissant de voir que les vocations ont germé, de plus en plus nombreuses, que les prêtres indiens, tant népalais ou lepchas de la région que venant du sud de l'Inde animent maintenant une centaine de paroisses, que le noviciat des Sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny, plein de vie, a déjà formé des centaines de religieuses, et que les laïcs prennent un peu partout des initiatives. Les missionnaires suisses, ceux du moins qui n'ont pas déjà rejoint la maison du Père, ont donc pu rentrer à l'Abbaye avec le sentiment d'avoir accompli leur mission : leur joie est de s'effacer comme Jean Baptiste, et de voir que la moisson continue à croître. En même temps ils comprennent mieux que la prière chorale de l'Abbaye, la « louange perpétuelle » qui est au cœur de sa vocation, est aussi louange universelle : elle embrasse ainsi ce peuple qu'ils ont quitté, auquel ils restent profondément attachés, mais aussi tous les peuples. Preuve que l'Abbaye est missionnaire par le plus intime d'elle-même, ce qui rejoint l'affirmation du concile Vatican II : « *L'Eglise tout entière*



est missionnaire..., l'œuvre de l'évangélisation (est) le devoir fondamental du peuple de Dieu » (Ad Gentes 35).

La mission d'ailleurs est une réalité infiniment riche et complexe, qui déborde l'annonce proprement dite de l'Evangile et s'enracine dans tout l'humain : bien d'autres manières de collaborer à la mission restent ouvertes. Il y a bien sûr l'aide indirecte : l'Abbaye soutient fréquemment le diocèse de Darjeeling par des contributions financières. En outre, l'œuvre « Namasté » due à l'initiative du Père Edouard Gressot continue à donner à de nombreux en-



fants pauvres les moyens d'une vraie éducation. Il y a aussi une activité qui de nos jours prend une importance croissante : le dialogue interreligieux, en particulier le Dialogue interreligieux monastique (DIM), dans lequel notre communauté est engagée. Et elle reste attentive, comme le disent nos Constitutions, « à ce qui pourrait lui être demandé par l'Esprit de Dieu dans l'Eglise du Christ » (n° 14).

Jean-Bernard Simon-Vermot

Le chanoine Joseph Henry a œuvré toute sa vie au service de la Mission depuis la Suisse. En haut à droite, Mgr Eric Benjamin et le chanoine Hofstetter. Le cimetière de nos confrères décédés en mission est bien fleuri par les paroissiens de Kalimpong.



L'association Namaste

Notre association se nomme « Namasté ». C'est un mot porteur d'un sens important puisqu'il désigne une salutation indienne et signifie « Je salue l'hôte de votre cœur ».

Le but de l'Association est d'améliorer la condition économique des couches les plus pauvres de la population en parrainant la scolarisation et la formation professionnelle des enfants, afin de leur ouvrir le marché de l'emploi. Elle veille à la santé, à la nutrition et aux conditions de vie des enfants bénéficiaires au Nord-Est de l'Inde, dans le Territoire de l'ancienne mission du Sikkim.

L'Abbaye de Saint-Maurice a œuvré en Inde de 1934 à 1994. Aujourd'hui une centaine de prêtres indigènes œuvrent dans le district de Darjeeling et l'ancien royaume du Sikkim, ils assurent la formation scolaire et secondaire.



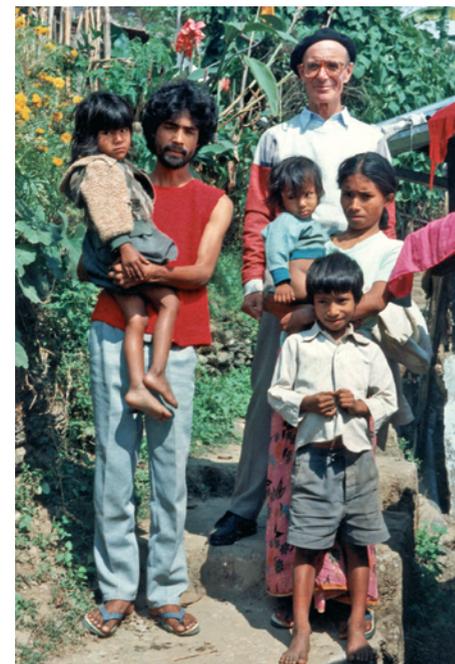
Le chanoine Edouard Gressot a passé la plus grande partie de sa vie en Inde dans la région de Kalimpong. Il a fait beaucoup d'actions (construction de maisons à Shantinagar, création d'un atelier avec machines à tricoter, etc.) et a soutenu financièrement de très, très nombreuses familles à tous les niveaux, (soins médicaux, écolages, etc.). En 2002, il a remis à une association l'œuvre qu'il a généreusement entreprise en faveur des enfants et des jeunes de Kalimpong. C'est ainsi qu'est née l'association Namasté, présidée par Mgr Joseph Roduit et dirigée par un comité bénévole.

Dès le début du projet, Mme Adeline Aubry a pris le poste de secrétaire-caissière, son rôle étant de faire le lien entre la Suisse et le coordinateur local en Inde. Après avoir œuvré 3 ans, Adeline a été remplacée par Mme Marie-Paule Fauchère, assistante médicale.

Namasté est une association sans but lucratif, politique ou religieux ; bien que dirigée localement par un prêtre, elle conserve un caractère

laïc. D'inspiration chrétienne, elle ne fait pas de distinction de race, de caste et de religion. Namasté a pour but d'améliorer les conditions de vie des enfants les plus pauvres de la région de Kalimpong en parrainant leur scolarisation et leur formation professionnelle afin de leur ouvrir le marché de l'emploi. Il n'y a pas d'industries dans la région et le commerce est dans les mains des étrangers. L'agriculture et les petits métiers ne suffisent plus à nourrir une population en pleine expansion. Les jeunes n'ont guère d'autre espoir pour sortir de la misère que d'obtenir un poste dans l'administration ou l'enseignement, d'où nos efforts pour rendre les plus pauvres compétitifs sur le marché de l'emploi en poussant leur formation aussi loin que possible.

L'aide est non nominative car chaque enfant coûte une somme différente, suivant son âge (uniforme et écolage plus ou moins chers) ou son école. De plus Namasté veille également à la santé, à la nutrition et aux conditions de vie



La page d'accueil du site www.namaste-india.ch.

des enfants parrainés, ainsi que de leur famille parfois.

Les enfants doivent marcher chaque jour plusieurs kilomètres pour atteindre les écoles et n'ont pas la possibilité de rentrer chez eux pour le repas de midi. Ce dernier est pris à la paroisse de Relly Road sous l'église dans la nouvelle cuisine équipée par Namasté.

Imaginez qu'avec votre contribution d'un franc par jour, un enfant est nourri, bénéficie d'un uniforme et de tout le matériel scolaire dont il a besoin, peut payer son écolage et reçoit des soins médicaux.

Un franc quotidien de votre part, le futur d'un enfant entre vos mains ! Un parrainage est un soutien régulier et une marque de confiance. Grâce à la fidélité de nos parrains et marraines, nous assurons un appui continu aux enfants bénéficiaires. Merci !

Les informations de cette page sont tirées du site Internet de l'Association.

Visitez : www.namaste-india.ch

Le chanoine Gressot est à l'origine de l'Association Namasté qui vient en aide aux enfants les plus pauvres de la région de Kalimpong.

La mission dans les Andes

Le souci missionnaire n'a probablement jamais fait défaut au cours des siècles à l'Abbaye de Saint-Maurice. Mais il a varié, selon les circonstances et les possibilités. Au cours du XX^e siècle, les chanoines de Saint-Maurice se sont établis à Kalimpong aux portes du Sikkim et du Tibet. Mais, après l'indépendance de l'Inde, pour des raisons politiques, l'envoi de nouveaux missionnaires dans ce territoire du nord fut impossible.

Dès 1973, l'Abbé de Saint-Maurice, avec son Conseil et en accord avec les douze confrères missionnaires alors au service du diocèse de Darjeeling, a pensé ne pas briser l'élan missionnaire et de mettre à la disposition de la Prélature d'Ayaviri, au Pérou, deux confrères,

dans le cadre de « Fidei Donum ». Pourquoi le Pérou ? Depuis plusieurs années, des liens particuliers s'étaient tissés entre le Valais et la région d'Ayaviri, dans le cadre d'actions organisées par l'Association Suisse-Pérou en vue de promouvoir l'agriculture des hauts plateaux et, en 1971, le chanoine Michel-Ambroise Rey y fit un voyage de reconnaissance. Il revint avec l'expression des besoins urgents, au point de vue apostolique, de l'Evêque, Mgr Louis Dalle, responsable de la prélature d'Ayaviri dans le département de Puno, sur les Hauts-Plateaux, un territoire de 18000 km², dans lequel 18 prêtres seulement exercent leur ministère auprès de 200'000 chrétiens.



Deux chanoines missionnaires au Pérou (1973-1988)

Interview réalisée à la veille de leur départ

A fin octobre 1973, réalisant un vœu longtemps caressé, deux chanoines de Saint-Maurice, MM. Michel-Ambroise Rey et Michel de Kergariou, quittaient l'Abbaye pour le Pérou. *L'Echo du Sikkim* les a questionné avant leur départ.

Votre communauté, relativement petite, a déjà une mission en Inde ; ce départ pour le Pérou ne pose-t-il pas de difficultés pour elle ?

Cela demande certainement un sacrifice plus grand. Mais on n'arrête pas l'élan missionnaire : quand une porte se ferme d'un côté, on cherche ailleurs. Nos confrères de l'Inde ont d'ailleurs été les premiers à nous encourager : ils étaient heureux de savoir que l'Abbaye entend être fidèle à l'esprit missionnaire qui les anime eux-mêmes.

Partez-vous au Pérou en vue d'y fonder une abbaye ?

Dans les circonstances présentes, nous n'avions d'autre choix que de nous engager comme prêtres Fidei Donum - encore que la fondation d'une abbaye serait très souhaitable. Nous nous sommes donc mis au service de Mgr Louis Dalle, préfet apostolique d'Ayaviri.

Dans quelle région du Pérou se trouve Ayaviri et quelles y seront vos tâches futures ?

Dans le Sud-Est du pays, sur les hauts plateaux andins, à 150 km du lac Titikaka. C'est une région très élevée et très pauvre où vivent les descendants des Incas. Dès notre arrivée, nous commencerons par nous familiariser avec la langue (le quechua), les coutumes et la mentalité de ces Indiens tous baptisés, mais tout pénétrés encore de survivances animistes.

Dans ce but, nous ferons un stage de quelques mois dans le Centre de pastorale andin de Cuzco, fondé il y a six ans par des Dominicains. Cela nous permettra aussi de nous adapter au



Les Pères de Kergariou (à gauche) et Rey avant leur départ du Collège de l'Abbaye à Saint-Maurice

climat tropical et à l'altitude. Ensuite nous nous établirons à Macusani, une paroisse de 23'000 habitants, sans prêtre depuis plusieurs mois, située à 4300 m. Supporterons-nous cette altitude ? Espérons-le. Sinon, nous « redescendrons » à Ollachea, dans le creux d'une vallée, perché tout de même à quelque 2600 mètres. Là aussi, un secteur attend de l'aide. Dans un cas comme dans l'autre, notre travail consistera d'abord dans le ministère pastoral auprès de la population ; mais tout en y vaquant, nous orienterons nos efforts vers la formation des catéchistes et du clergé autochtone.

Depuis quand songez-vous à la mission et qu'est-ce qui vous y a attiré surtout ?

Michel-Ambroise Rey : Dès mes années de formation théologique, j'ai compris combien la mission est essentielle à l'Eglise. Ce qui m'a toujours frappé en particulier, c'est le manque de prêtres dans certains pays, alors que chez

nous ils sont relativement nombreux ; j'ai voulu servir pendant quelques années une Eglise pauvre en prêtres.

Il y a d'autres motifs encore. Pour moi, il ne peut y avoir de solidarité chrétienne sans solidarité humaine. L'Occident aisé n'a pas encore suffisamment pris conscience de son manque de solidarité avec les plus démunis. Par son départ, le missionnaire, prêtre ou laïc, voudrait favoriser cette prise de conscience.

Michel de Kergariou : Le Concile Vatican II



Le Père Michel de Kergariou en plein travail.

a suscité un nouveau regard du chrétien vis-à-vis des religions anciennes : on les considère comme une préparation à l'Évangile. Le Christ n'est pas venu abolir, mais accomplir le germe de bien qui est en toute personne, toute civilisation. Pour l'ancien professeur de philosophie que je suis, l'action missionnaire comportera une attention particulière aux valeurs originales de ces populations des Andes. Ce sera tenter de porter le regard de l'ami, à vrai dire celui du Christ ami de tous, qui dit à l'autre ce qu'il est, et favorise son accomplissement dans l'épanouissement de ses valeurs propres. Pour le missionnaire, cela doit entraîner aussi un renouvellement, peut-être une découverte nouvelle du Christ. Et ce renouvellement, me semble-t-il, le missionnaire peut aussi le communiquer aux siens, à ceux qui l'envoient.



Le père Michel-Ambroise Rey au col Oquepugno, à 4900 m. d'altitude, en déplacement entre deux postes.

Alors qu'attendez-vous de ceux que vous laissez au pays ?

Surtout, au fond, cette ouverture et cette compréhension qui vous feront partager nos préoccupations et nos travaux. Bien entendu, il y a aussi l'aide financière, qui reste indispensable, et nous savons que nous pouvons compter sur votre générosité, comme aussi sur votre fraternelle sympathie et vos prières. Nous l'apprécions d'autant plus que nous savons combien notre départ met à contribution toute la communauté de Saint-Maurice : cette année même mouraient deux de nos aînés, le manque de vocations se fait sentir, et voilà que nous partons en pleine force.

Oui... mais, reconnaissons-le, les sacrifices qui sont demandés sont aussi une grâce : ils obligent à unir plus étroitement des forces qui décroissent numériquement en centrant les efforts sur les tâches essentielles. Ils acculent non à un repli égoïste, mais à une ferveur plus grande, source d'ouverture et de rayonnement plus universels. N'est-ce pas là une providentielle occasion d'aller droit dans le sens d'un vrai renouveau ?

Recueilli par J.-B. Simon-Vermet.

Texte paru dans *L'Echo du Sikkim*, février 1974

Après trois ans de mission...

Le Père Michel de Kergariou, de passage pour quelques semaines en Suisse, nous dit, après trois années passées au Pérou, les phases d'étonnement et d'adaptation par lesquelles un nouveau missionnaire doit passer. Comme saint Paul, il faut se faire juif avec les Juifs et grec avec les Grecs...

Une des difficultés du missionnaire, lors de son retour au pays, est de répondre aux questions qui lui sont posées sur son nouveau champ d'apostolat : les personnes avec lesquelles et pour lesquelles il travaille, le monde si différent par le climat et les conditions matérielles et

sociales où il se trouve, et lui-même aussi dans ce nouveau contexte. Il mesure alors combien la parole est insuffisante, inefficace, vide, si elle ne correspond pas à un vécu, ce qui est nécessairement le cas de ceux qui l'écoutent, et inversement combien le même vécu par lui ne peut se rétré-

cir et se véhiculer dans des mots, nécessairement les mêmes pour tous, et si déchargés pour lui, quand il vibre encore de toute l'expérience qui est la sienne.

Cependant, il faut qu'il y ait cette communication. Le monde est devenu si petit avec les



Le père Michel de Kergariou célèbre la messe au milieu des siens.



Des enfants des Hauts Plateaux péruviens.



moyens actuels de transports que depuis la Suisse on va plus vite sur l'autre continent que sur la côte atlantique française. L'interrelation qui en découle entre les pays fait que les problèmes des uns et des autres ne peuvent être isolés comme ceux de deux mondes cloisonnés. L'interdépendance est la plus sensible sans doute sur un plan matériel et économique que, malheureusement, nous ignorons trop pour ne l'avoir pas assez étudiée, elle exige de plus en plus aujourd'hui une relation humaine plus profonde, une compréhension réciproque basée sur l'écoute et l'accueil,

pour constituer une fraternité humaine solidaire dans une même famille. Grand idéal sans doute où d'aucuns souriront, bien conscients de l'égoïsme foncier des hommes et des peuples. Motivation profonde cependant du missionnaire qui cherchera moins à convertir à lui et à son monde qu'à élever à une plus grande conscience de la famille humaine à restaurer dans le Christ. D'où la nécessité de communiquer malgré tout avec le monde qui l'a envoyé, pour que ce monde aussi s'élève à ce niveau de conscience et le réalise dans ses actes. Le missionnaire a

la certitude que son action est vaine, ou du moins incomplète sans cela.

Ceci étant dit, comment se fait cette rencontre avec un peuple si différent ?

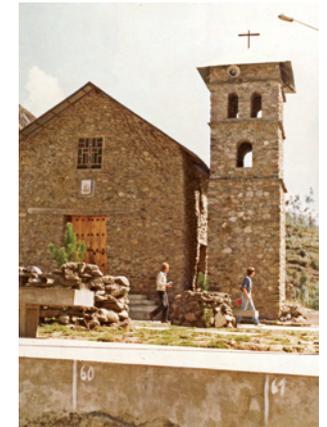
A mon arrivée à Macusani, capitale de province à 4350 m. d'altitude, 3000 habitants, accompagné de Mgr Dalle, la cloche de l'église bien sûr sonne à toute volée, appelant la population à venir saluer son nouveau curé. Ce sont d'abord les autorités et les notables, en cravate et complet, à l'euro péenne, qui, dans un flot de paroles où l'on sent vite quelque chose de mécanique,



L'intérieur de l'église de Macusani où a œuvré Michel de Kergariou.

de stéréotypé, viennent me dire combien ils sont heureux de me recevoir, et souhaitent une collaboration étroite pour le développement de leur ville qui est pauvre. Plus tard on me questionnera sur le développement de mon pays, sur sa richesse... Il paraît qu'il y a des escaliers qui montent tout seuls, des portes qui s'ouvrent d'elles-mêmes quand on s'en approche... Sans doute on voudrait la même chose, mais on n'a pas d'argent, on manque de cadres me dit-on. Puis, s'approche de moi une toute autre espèce de gens, habillés à l'indienne, qui n'osent pas s'approcher, tendre la main, mais restent un peu à distance, une main sur le chapeau, formulent un bonjour timide dans un petit hochement de tête. Ils sont du reste vite repoussés en arrière par les notables qui font cercle autour

de moi et me déclinent leurs titres : sous-préfet, juge, chef de la police, maire, conseiller, grand commerçant, etc. Ils m'assurent tous qu'ils sont « très catholiques » et même « très bons catholiques », l'appuyant parfois du fait qu'ils sont mariés à l'Eglise, ce qui sous-entend qu'ils ne sont pas comme ces autres, derrière, qui ne se font pas enregistrer devant le maire ni ne passent devant le prêtre. Je me rendrai compte plus tard que le mariage est une vraie promotion sociale, car il nécessite beaucoup d'argent pour pouvoir payer la fête. Je comprendrai aussi plus tard ce que signifie le « bon » ou le « très catholique » : c'est celui qui a pu tout accomplir, depuis le baptême jusqu'au mariage, en passant par les sacrements de la Communion et de la Confirmation, et qui



Une chapelle villageoise.

aura payé la fête surtout en dévotion au patron local, sans négliger aussi de demander la messe des morts pour ses défunts. Toutes choses, bien extérieures, et qui demandent d'avoir de l'argent.

Sans m'en rendre compte, noyé sous le flot de paroles de bienvenue et de présentation, je n'ai pas remarqué la disparition du petit monde indien muet, qui s'est contenté d'observer de loin un instant, puis s'en est allé trotinant, les femmes toujours entourées d'une grappe d'enfants aux grands yeux noirs. Déjà je sais que là sera mon monde, celui qu'il me faudra essayer d'atteindre, mais comment ? Dès le début, je suis assailli par des représentants de groupes, président du comité pour ceci ou cela, avec présentation de statuts à l'appui, et qui



Un groupe de paysans pose pour la photo (vers 1980).

semblent des organisations merveilleuses pour animer et améliorer la vie. Cela se termine toujours par une demande d'argent de mon pays, car il faut toujours construire un local grandiose, acheter un tas de matériel coûteux et autant que possible des plus modernes. Je me rends compte malheureusement que le « comité » n'a pas d'autres membres que lui-même, et que tous ces comités sont en compéti-

tion les uns avec les autres, à qui réalisera, parfois pour les mêmes fins, le meilleur local. Ceux qui y sont parvenus se sont contentés d'une bonne fête d'inauguration, la plus solennelle possible, avec image souvenir, mais que les activités sont nulles, le plus souvent parce que la caisse a mystérieusement disparu à cause d'un mauvais trésorier. J'apprends que c'est au moins le troisième, et qu'il en est



Ecole d'agriculture, récolte de la paille – à gauche, la fromagerie.

chaque fois ainsi. Un point délicat pour moi sera une demande semblable présentée par les notables, pour terminer l'église.

Celle-ci, commencée depuis plus de vingt ans, paraît un édifice bombardé. En forme de croix, seule la partie supérieure de la croix est achevée, toute la nef restant à ciel ouvert, ses murs lamentablement levés constituant un trou béant jusqu'au clocher bien saugrenu, donnant sur la place. Là on pense que je ne peux pas refuser, comme curé, une demande si noble, expression du respect pour Dieu et d'une grande foi de la population tout entière. Personnellement, je reste perplexé devant les dimensions énormes de l'édifice, copie exacte de celui de la plus grande ville voisine, que la génération précédente a entrepris pour rivaliser « dans la foi » avec ladite ville.

J'essaie d'attirer l'attention sur le coût de l'opération, mais on sait que la Suisse est riche et généreuse ! Je relève la sous-alimentation et le manque de santé d'une grande part de la population : peut-on dépenser autant pour un édifice de pierre, quand les personnes vivent de façon si misérable ? On m'objecte alors que

c'est leur faute, et que surtout l'église est quelque chose de la foi, Dieu premier servi. Comme c'est beau ! – Mais je me fais alors un peu ferme : Dieu premier servi ? Alors pourquoi si peu de monde à la messe dominicale, de telle sorte que ce qu'il y a de terminé est plus que suffisant pour le groupe qui vient le dimanche, et que le reste ne servira jamais ? Décidément non, je ne vois pas la nécessité d'une telle dépense, la foi ne saurait se mesurer ainsi. Si vraiment ils veulent le faire, qu'ils le fassent eux-mêmes. Il y a des riches parmi vous, qu'ils donnent. Personnellement je soutiendrais.

Eh bien, à ma grande surprise, ils s'y sont mis. Un comité formé par les camionneurs a pris la tête du chantier : transport quasi gratuit du matériel, dons souvent très importants de quelques riches propriétaires ou commerçants (en réalité le sang des pauvres), main-d'œuvre en grande partie bénévole (parmi les plus pauvres), mais l'œuvre est achevée depuis juillet 1976. Ils l'ont faite eux-mêmes, avec un seul soutien de notre part, correspondant au sixième de la dépense. A nous d'enseigner que la population ne sera pas « très catholique »

seulement par son temple ou les dons qu'il a suscités mais s'il s'établit une unité vivante à l'image de l'union des pierres de l'édifice. Que la mesure de la foi n'est pas extérieure mais intérieure aux individus, passe en eux, par eux, dans leurs relations entre eux.

Tout cela ne concerne encore que notre centre principal, Macusani. C'est que la surface de territoire à notre charge est d'environ 4000 km², le seul département de Puno ayant la superficie de la Suisse. Alors il faut partir, en voiture, mais surtout à cheval, la route carrossable ne permettant d'atteindre que cinq agglomérations sur environ 25. Ce sont alors des heures, dans un paysage merveilleux de beauté, mais froid et austère, brûlé par le soleil ou gelé par des nuits très froides, sans végétation, passant par des cols à 4800 m. d'altitude où il faut souvent tirer le pauvre canasson qui ne peut plus vous porter. On trouve alors là une population vraiment pauvre, écrasée par les éléments et par une histoire qu'elle ignore mais dont elle sait qu'elle n'a jamais été favorable. « Dominez la terre et soumettez-la », dit Dieu à l'homme en le créant. Que domine-t-on par ici ? Rien. Bien

au contraire, on est soumis, ayant toujours été dominé : par le climat, les intempéries, la maladie, les autorités, la vie sociale. Aussi la vie religieuse est-elle expression de cette crainte de quelque domination qui prend nom de châtement, et le culte se trouve sacrifice offert pour apaiser les esprits et les saints, la terre qui est appelée « terre mère », car elle nous nourrit. On ne comprend pas encore que l'on puisse être appelé à dominer et soumettre ce monde où l'on vit. (...)

L'idéal est grand, les moyens sont faibles, le temps sera long. Mais on croit. Et ce qui soutient notre espérance, c'est leur propre espérance, leur confiance réservée qui grandit, leur désir d'apprendre, leur effort, leur appel enfin. « Vous reviendrez ? » m'a-t-on dit en apprenant mon retour en Europe pour quelque temps. Oui, il faut revenir et mettre sur pied quelque chose qu'ils puissent recevoir. Ce n'est pas une grande œuvre, avec force capitaux à l'appui. Toute grande œuvre importée les écrase, pour n'être pas à leur portée. Il faut qu'ils se sentent toujours chez eux.

Michel de Kergariou

Texte paru dans *L'Echo du Sikim et des Andes*, mars et octobre 1974

La joie de travailler avec les animateurs chrétiens

« A cheval, la pluie froide et la grêle s'unissent pour me décourager, me dis-je ; tu es fou, complètement fou, encore une fois cinq heures de cheval pour atteindre Corani-Peqochaca. » Comme équipage, une Bible en espagnol,

le Nouveau Testament en quechua, quelques cahiers d'éducation populaire et un sac de couchage ; dans la tête quelques idées. « Oh ! zut ! une fois de plus le mauvais temps me châtie ; ce sera ma collaboration à l'édification de

l'Eglise » : voilà à quoi je songe plus ou moins tandis qu'à mes côtés un gars simple, fort, mal vêtu, à pieds nus, marche en m'interrogeant de temps en temps pour avoir des nouvelles sur ce qui se passe dans la vallée ou me raconte la vie du village de Corani. Tout d'un coup s'esquivent toutes les pensées relatives aux difficultés quand je perçois intérieurement tous les progrès des animateurs chrétiens de la région. En effet, ils regorgent d'enthousiasme, sont pleins d'initiative, ont rencontré Jésus-Christ dans leur vie, connaissent les Prophètes et sont en route pour construire une terre nouvelle et des cieux nouveaux. Le mauvais temps, les pommes de terre à l'eau : base de l'alimentation, le logement primitif et sommaire sont oubliés parce que les catéchistes avancent et me convainquent de la présence du Dieu vivant qui accompagne son petit troupeau, car en toute simplicité se réalise la parole du Seigneur : plus vous donnez, plus vous recevrez ; avec eux je découvre une



Les femmes trient les patates.

autre manière de lire la Bible, de croître dans l'amour du prochain, et c'est eux qui me font devenir le fou de Dieu.

Basés sur la foi traditionnelle fortement ancrée dans ce milieu rural, nous avons eu la chance d'étudier Moïse, les Juges, les Prophètes, toujours en relation avec la libération souhaitée du peuple de Corani. De nombreux cours de formation d'une semaine chaque deux mois où parfois nous semblions piétiner pour sortir la moelle substantielle, les actions de Moïse et de son message, nous ont permis d'arriver à la connaissance du Dieu vivant manifesté en Jésus-Christ. Le programme des cours est en général le suivant : 6h30, lecture d'un texte de la Bible, méditation, chant et prière jusqu'à environ 8 heures ; ensuite, après

le petit-déjeuner, de 8h30 à 12 heures, étude de la Bible ; l'après-midi, les problèmes de la communauté, et vers 16h30 l'Eucharistie entre nous jusque vers 18 heures ; le soir, étude d'un cahier d'éducation populaire.

A partir de ces études, des comparaisons réalisées avec la situation locale, des conflits surgirent, favorisant

la prise de conscience des animateurs chrétiens de telle manière qu'ils firent le lien entre vie de foi et vie de tous les jours ; la vie religieuse prenait une nouvelle dimension et ne se cantonnait plus uniquement aux temps précis des fêtes qui jalonnent l'année agricole à Corani. Dès lors, nous marchons vers une autre présence d'Eglise dans le district. Les catéchistes baptisent, prêchent, défendent les pauvres, représentent une instance à laquelle l'opprimé appelle en cas de conflits. Aux vêpres comme à l'Eucharistie, beaucoup de fidèles participent, s'insurgent à l'encontre de cette nouvelle présence d'Eglise et ronchonnent en disant : « ce n'est plus l'Eglise que nous avions connue ». « Lorsque j'étais à Puno chez les religieuses, dit Isabelle, la fille du plus grand



Un groupe de paroissiens après une rencontre.



La jeune maman porte son enfant sur son dos.

propriétaire du coin, on m'a enseigné une autre religion, la vraie : vous enseignez la fausse. » Eloy, un animateur chrétien, lui répond simplement : vous avez raison ; vous êtes comme saint Jean-Baptiste. Je vais vous expliquer. Le grand Jean-Baptiste, le cousin de Jésus, le précurseur du Seigneur, celui qui recommande aux premiers disciples de suivre l'Agneau de Dieu, celui qui invitait les Juifs à suivre le Christ ; lui, donc, Jean-Baptiste, lorsqu'il voit que Jésus a pris parti pour les faibles, viole le sabbat, est tenté par le diable, mange avec les pécheurs et n'apparaît pas du tout com-

me un Messie glorieux, voici donc que Jean-Baptiste doute, et envoie, depuis la prison où l'a mis Hérode, deux de ses amis pour demander à Jésus : « Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? (Lc 7, 19) » Et Eloy de continuer : « c'est la même chose aujourd'hui, nous sommes l'Eglise, nous nous préoccuons et prenons parti pour les pauvres, les opprimés, nous ne sommes pas parfaits et nous annonçons Jésus-Christ, nous essayons de comprendre son message pour nous, ici, à Corani, et vous, vous demandez : c'est ça l'Eglise ? Vous êtes comme Jean-Baptiste. Jésus lui répon-

dit en se référant aux œuvres accomplies par lui. Regardez vous aussi nos œuvres. »

La vraie joie qui naît de l'Esprit-Saint se manifeste dans ces circonstances ; car c'est l'Esprit de Dieu qui pousse les animateurs chrétiens à prendre une option, les ouvre sur les autres, les invite à lutter pour une terre nouvelle.

Hélas ! Malgré ce bilan apparemment positif, la tristesse envahit mon âme lorsque je vois comment l'Eglise institutionnelle se bloque, se cabre, ne désire pas avancer pour que ces militants chrétiens accèdent au sacerdoce ministériel, célèbrent l'Eucharistie.

En pensant à Mgr Romero, exalté par les uns, presque condamné par les autres, je me pose aujourd'hui la question suivante : y a-t-il encore un espace de liberté suffisant dans l'Eglise pour que nous puissions nous convertir à Jésus-Christ sans être immédiatement cloués au pilori ? La conversion au Christ, en effet, nous fait entrer dans un processus de changement, ce changement n'est autre que la conversion au prochain ; sortir de soi pour s'engager avec l'autre dans sa marche, assumant les problèmes et les intérêts des êtres marginalisés et exploités, comme le fit Jésus : lui, de condition divine, s'anéantit lui-même, prenant condition d'esclave (Ph 2, 6-7).

Je crois que l'annonce de la Parole ne sera historiquement authentique que si cette annonce provoque une désinstallation de soi et implique un changement radical pour la construction d'une terre nouvelle et de lieux nouveaux.

Ne serait-ce pas pour cette raison, comme me le disait un prêtre allemand, que l'Eglise d'Europe est belle et stérile, car elle ne dérange plus et elle ne provoque plus. Les monastères sont des lieux de recueillement, de tranquillité inoffensive et ne jouent plus ce rôle dynamique, les paroisses sont bien rodées et gare à qui remet en question la pastorale des bien-pensants ; les évêques sont de fidèles gardiens d'un dépôt révélé qui ne révèle que fort peu aux fidèles contemporains le sens de Dieu dans leur vie technique ; le Souverain Pontife a la dernière parole en tout comme l'infailible interprète de la volonté de Dieu.

Et d'un autre côté, me semble-t-il modestement, en Amérique latine, l'Esprit-Saint joue un mauvais tour aux structures sclérosées de notre Eglise en se manifestant surtout parmi les chrétiens libérés d'une grande partie du carcan imposé à l'Eglise à travers les siècles par ceux qui avaient le



La fleur locale qui fleurit aux cent ans.

pouvoir à l'intérieur ou à l'extérieur de celle-là, pour briser son charisme prophétique.

Joie de travailler avec les animateurs chrétiens, joie de relire l'Ecriture depuis les marginaux de la terre, joie d'être converti au vrai Christ présent dans le pauvre, l'affamé, le malade, l'opprimé. Le renouveau de l'Eglise ne viendra-t-il pas d'Amérique latine ?

Père Michel-Ambroise Rey

Texte paru dans *L'Echo du Sikkim et des Andes*, printemps 1983

Le Pérou, ce n'est pas toujours le Pérou

L'automne passé, à l'occasion de ses 70 printemps, le curé Michel de Kergariou a effectué un voyage de plusieurs semaines au Pérou, pays où il a été missionnaire dans les années quatre-vingt. Pour les lectrices et lecteurs du Bulletin paroissial du secteur pastoral d'Aigle, il a volontiers accepté de livrer les impressions laissées par son voyage.

Ce fut pour moi un voyage merveilleux. Retrouver les lieux de vie après 30 ans d'absence c'est se réjouir de transformations remarquables : routes goudronnées, transports améliorés et même luxueux, hôtels et restaurants de niveau supérieur. La région du sud du Pérou où j'ai vécu 10 ans a vraiment changé. L'attention au tourisme, à son information, à son confort, à la qualité des prestations a été améliorée de façon évidente. Et la région en bénéficie. D'un autre côté, l'ouverture sans réserve aux multinationales minières et autres produit un développement anarchique et de profit immédiat. Des rivières sont tristement polluées, des hectares de forêt sont rasés, des



Les routes péruviennes ont été améliorées, mais à quel prix ?

indigènes sont déplacés sans toujours les ménagements souhaités. Une grosse déception à Macusani où j'ai résidé sept ans : ne sachant que faire semble-t-il de l'argent provenant des mines voisines, la construction délirante d'un Colisée sportif et d'une nouvelle Municipalité fait regretter d'autant plus l'insalubrité en eau potable et en égouts de la cité qui pousse sans aucun plan d'urbanisme.



Le nouveau Colisée sportif de Macusani, construit sans aucun plan d'urbanisme.

Certaines infrastructures se sont améliorées de manière incontestable. Les routes, en particulier, ont été goudronnées sur des milliers de kilomètres. Des bus Mercedes à deux étages vous transportent luxueusement à une vitesse record et à un prix dérisoire. Le Brésil a demandé et finance en grande partie une route

qui traverse la Cordillère, et qui lui permettra de commercer avec l'Asie par le Pacifique. Il financera aussi un barrage électrique au pied de cette même Cordillère orientale pour éclairer son Amazonie. L'opposition condamne une vente du pays à l'étranger.

Une Eglise locale repliée sur elle-même

C'est le plus triste. L'opposition à la nommée « théologie de la libération », qui accompagnait les mouvements paysans dans leur mouvement pour la récupération de leur terre et la reconnaissance de leur existence et de leurs droits, a amené une hiérarchie Opus Dei et pire avec un mouvement Sodalitium d'origine péruvienne. Un prêtre et une animatrice pastorale, tous deux Genevois, se sont vus retirer leur droit au ministère pastoral. Une congrégation américaine, présente depuis des dizaines et des dizaines d'années dans le monde indien des Hauts Plateaux de Puno, a aussi dû quitter le diocèse où ils travaillaient. Heureusement le diocèse voisin les a recueillis.

Toute la région, et d'autres aussi dans le pays, sont prises en main par des évêques de l'opus Dei. Même le cardinal de Lima, seul cardinal péruvien, en est membre. Une Eglise réfugiée dans ses sacristies, sa théologie du Concile de Trente, sa sacramentalité, abandonnant le peuple indien dans ses efforts de survie, de



Un marché moderne comme il s'en construit beaucoup.



demande de respect de sa culture. Bref, l'antipode de notre travail antérieur. Par contre, le modèle et la dévotion d'un Jean-Marie Vianney, curé d'Ars, obnubilé par un diable qu'il voyait partout, sert de modèle à l'évangélisation d'une population à qui ce saint ne dit pas grand-chose, si ce n'est de superstition. Il permet surtout d'occuper les esprits ailleurs que sur les problèmes réels. Bien sûr, ce ne sont pas ces paysans indiens qui peuvent offrir deux millions de dollars à l'évêque « pour ses œuvres », et par là son silence.

Rester confiants

Cependant, un grand nombre de prêtres et d'agents pastoraux poursuivent malgré tout leur évangélisation active pour relever des frères humains mal ou pas reconnus par la société dominante. Ils suivent Jésus sur les chemins concrets de la vie de ces hommes et de ces femmes, des enfants dans les écoles, aveugles ou paralysés de l'évangile, ces assis sans travail sur le bord du chemin qui pourraient entrer à la dernière heure. En faire des acteurs reconnus partenaires dans la marche de la société.

Michel de Kergariou

Texte paru dans *Paroisse vivantes, Journal des paroisses du secteur d'Aigle*, Février-mars 2010, p. 5.

Aujourd'hui, en mission au Kazakhstan

Parfois, il semble que tout se termine... Eh bien non ! Jésus qui nous insuffle l'Esprit de Pentecôte connaît les besoins des hommes et les dons faits à ses fils et filles. En temps voulu, il fait signe et offre à chacun ce dont il a besoin et ce dont il est capable d'assumer. A chacun de savoir lire les signes et d'ouvrir son cœur à Celui qui n'est qu'Amour et Miséricorde.

Au Sikkim, l'Abbaye a eu la joie de vivre pendant 60 ans une merveilleuse expérience missionnaire où une église, vivante et dynamique, s'est implantée. Elle a accueilli le message du

Christ sauveur, vivant, ressuscité. Depuis 1997, Mgr Stephen Lepcha – paroissien de Sourouk, qui a accédé aux études grâce au Père Gustave Rouiller, – préside à la destinée du diocèse.

Au Pérou, après une vingtaine d'années de présence missionnaire dans le cadre de « Fidei Donum », les confrères sont rentrés à l'Abbaye où, depuis, ils ont mis leurs expériences au service des paroisses. Ils continuent d'entretenir de profondes relations avec leurs amis et anciens paroissiens des Andes.



Ouverture d'un nouveau champ missionnaire

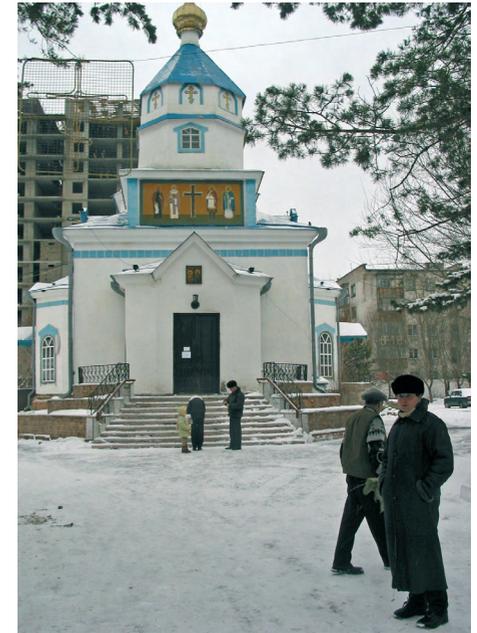
La communauté des Béatitudes qui réside à Venthône ayant fondé une petite fraternité dans les terres du Kazakhstan, des novices et postulants étaient venus en Suisse pour des rencontres et pour leur formation. Le chanoine Roland Jaquenoud, parlant couramment le russe, fut demandé pour aider « ponctuellement » ces jeunes et, en 2003 il fut invité à Karaganda au Kazakhstan pour des rencontres de jeunes et pour donner quelques conférences.

Très marqué par ce milieu, des contacts furent pris par Roland Jaquenoud avec Mgr Peta, archevêque d'Astana, pour vivre une expérience « ponctuelle » en terre kazakhstanaise.

Notre Père-Abbé s'est rendu sur place en 2004 pour découvrir le champ d'action missionnaire où, en pays à grande majorité musulmane, des chrétiens manquent de prêtres.

Envoi missionnaire au Kazakhstan

Au lendemain de son retour du Kazakhstan, en août 2004, à la demande de l'Eglise locale de ce pays, le Père-Abbé avec son Conseil décide d'envoyer Roland Jaquenoud au Kazakhstan pour un an... Et voilà qu'en 2004, Roland s'envole pour Astana, la capitale du Kazakhstan.



Le dialogue œcuménique et interreligieux est très présent au Kazakhstan. Ici, devant une église orthodoxe d'Astana.

Dès les premiers mois de sa présence au Kazakhstan, Roland s'est pleinement immergé dans son nouveau milieu où le travail apostolique ne manque pas et le contrat – pour un an – se prolonge ! Aujourd'hui, cela fait déjà cinq ans qu'il œuvre dans ce pays.

Jean-Paul Amos

Quelle est la mission du chanoine Jaquenoud au Kazakhstan ?

Au travers d'extraits choisis de lettres écrites pour informer la communauté abbatiale de son cheminement, nous découvrirons quelques grands traits de sa démarche missionnaire.

Roland Jaquenoud en terre kazakhstanaise

Situé à la jonction de l'Europe et de l'Asie, le Kazakhstan a obtenu son indépendance en 1991 à la chute de l'Union soviétique. Astana, nouvelle capitale inaugurée en 1998, compte 800'000 habitants. 200'000 fidèles catholiques vivent dans cette république de 16,2 millions d'habitants majoritairement musulmans.

[Novembre 2004]

... Me voilà déjà au cœur de mon ministère. A Noël, j'ai une session qui commence le 27 décembre 2004 à Lissakovsk (700 km d'Astana) et qui durera jusqu'à Nouvel An. Puis les cours pour catéchistes reprendront le 8 janvier à Kokshetav (à seulement 300 km d'Astana).

[Février 2005]

Le Sud est encore plus pauvre en prêtres que le Nord : 18 en tout pour le diocèse d'Almaty, cela fait une densité assez faible... Et si l'on compte qu'il n'y a qu'une communauté de 6 sœurs pour tout le diocèse, cela ne fait vraiment pas grand-chose. L'évêque est un franciscain américain

de 74 ans, considéré par tous comme l'homme le plus gentil du monde, ce qu'il est vraiment, à mon avis. Malheureusement, il parle très mal le russe, et n'entend plus très bien. Parmi les 18 prêtres, il y a un vieux missionnaire américain qui, lui, ne parle pas un mot de russe (cela ne l'empêche pas d'être le curé d'une immense paroisse), un Vietnamien et un Coréen que personne ne comprend, etc. etc. Et malgré cela, l'Eglise fleurit littéralement et demeure l'un des grands miracles de ce pays.

Dimanche, nous avons célébré la Messe à la cathédrale d'Almaty. Plus de 20 catéchumènes adultes ont « reçu » le Notre Père (cérémonie des scrutins) et se préparent à être baptisés à Pâques. Et cela seulement pour la ville d'Almaty.



Mgr Thomash Peta, archevêque d'Astana, célèbre un baptême d'adulte à Pâques 2009.

[Février 2006]

Ici tout va son petit bonhomme de chemin. Ce mois de février nous accorde un répit climatique bienvenu. Le thermomètre est monté jusqu'à -5, température quasi tropicale, après un mois de janvier où il s'obstinait à osciller entre -30 et -45. Et il paraît qu'on a eu encore de la chance : dans la Sibérie voisine, le mercure est tombé jusqu'à -70. Difficile à s'imaginer ! Pendant ces grands froids, rien ne fonctionne, les écoles sont fermées, on interdit aux voitures de quitter villes et villages : les moteurs, même en marche, gèlent, et une demi-heure dans la steppe sans chauffage ne pardonne pas... Le seul moyen de transport possible est le train. Dans les trains normaux (entendez ceux qui ressemblent à nos « directs » helvétiques), chaque wagon



Le 21 janvier 2006, il faisait -40° devant la cathédrale d'Astana.

est chauffé par un poêle à charbon. Dans chaque wagon, il y a un responsable qui a tout intérêt à bien bourrer son poêle s'il ne veut pas geler lui-même. Donc, dans l'ensemble, cela va. Par contre les trains « régionaux », chauffés

par l'électricité du câble qui fait fonctionner la locomotive, sont à éviter absolument. Aucun système de chauffage électrique ne peut rivaliser avec des températures pareilles. Et en plus, il faut que la locomotive avance...



Les basses températures et la neige n'empêchent pas les gens de circuler dans la ville d'Astana.

Le ministère en paroisse

De 2007 à 2008, Roland Jaquenoud a été curé de Schchouchinsk, une ville touristique située au Nord-Est du pays et surnommée « La perle du Kazakhstan ».

[Février 2007]

J'ai donc pris possession de ma paroisse « au nom imprononçable de Schchouchinsk », selon le guide touristique « L'Asie Centrale ». Je suis accompagné d'un jeune vicaire de 28 ans, Silésien. Extrêmement actif et entreprenant, ce qui en période de construction est, je dois le dire, assez agréable. Il s'appelle Rafal Lar et est passablement lié au mouvement des Focolari. Notre paroisse est toute petite (par le nombre de ses fidèles), et toute nouvelle. Il n'y a que six ans qu'un prêtre y vit en permanence. Nous avons à Schchouchinsk-



Le curé de Schchouchinsk porte le Saint-Sacrement lors de la procession de la Fête-Dieu. A droite, le retour dans l'église en briques rouges.

même deux lieux de culte. La chapelle de la maison, où la messe est célébrée à 10 heures le dimanche, et une autre chapelle au lieu-dit « La Carrière », première maison de prière qu'avait achetée la communauté allemande dans les années 80, encore sous le régime communiste. Depuis lors, tous ces allemands sont partis. Le Père Piotr, premier curé (ambulante) de la paroisse, se rappelle encore le moment où les trois dernières babouchkas lui ont remis la clé de la chapelle en disant : « Nous partons en Allemagne. On peut fermer la paroisse. Il n'y a plus de fidèle ». Depuis, d'une autre manière, moins allemande et plus polonaise, la paroisse s'est développée. On a acquis la maison que vous connaissez pour les camps et retraites diocésains. La chapelle de la maison est devenue, en quelque sorte, l'église paroissiale. Actuellement, elle est presque trop petite pour contenir l'ensemble des fidèles le dimanche matin. Nous devons déployer des trésors d'inventivité pour caser de manière digne les sept servants de messe qui servent tous les dimanches ou presque. Les gens s'entassent sur les bancs dans une promiscuité qui ferait horreur à nos coutumes occidentales, et même par fort gel, il y fait pendant la liturgie une température qui rappelle les tropiques.

Qu'à cela ne tienne : dès 8h30, on voit les babouchkas arriver dans l'ombre hivernale du matin pour être à l'heure... au chapelet et à l'exposition du Saint-Sacrement. A 9 heures,

quand on expose, la chapelle est déjà aux deux-tiers pleine, et vers 9h20, quand le chapelet commence, tous les bancs sont occupés. Ceux qui arrivent ensuite n'ont plus qu'à s'entasser. A 10 heures, quand commence la messe, nous avons de la peine à atteindre l'autel. La messe est célébrée à la kazakhstanaise, c'est-à-dire un peu plus d'une heure, à grand renfort de prières avant et après. Les gens n'hésitent pas à intervenir au sermon s'ils ne comprennent pas quelque chose ou s'il faut nous donner un coup de main pour trouver l'expression russe correcte. Ensuite, Sœur Annia, des Béatitudes, donne une conférence à laquelle tous, presque sans exception, participent. Puis elle réunit les jeunes pour une rencontre, quelqu'un d'autre réunit les enfants. Nous nous occupons des adultes, de sorte que toute la matinée est occupée, jusque vers 13 heures. Cela dit, cela ne signifie pas qu'il y a objectivement une masse de gens. Cela signifie seulement que la chapelle est trop petite et que la nouvelle église ne sera pas de trop. De plus, il y a encore une messe l'après-midi à « La Carrière », où se réunissent une dizaine de fidèles « réguliers », plus ceux qui n'ont pas pu venir le matin. Cela signifie entre 20 et 30 personnes. Heureusement, car je ne sais pas comment nous pourrions ajouter 20 personnes dans notre chapelle... A la Carrière, même programme. 14 heures, exposition du Saint-Sacrement. 15 heures, messe, suivie



Les enfants de chœur transmettent le feu nouveau lors de la Vigile pascale.

de la catéchèse de Sœur Annia.

Le plus rigolo, dans tout cela (du moins pour moi), c'est le chant. Ici, pas de problème, l'assemblée participe. C'est-à-dire que chacun chante à sa manière, sans tenir compte du voisin, et si possible plus fort que le voisin, tout cela accompagné de la musique d'un petit orgue électronique auquel personne ne porte la moindre attention. Et tout le monde est très heureux et trouve la messe très belle, surtout depuis que Rafal et moi nous sommes mis à chanter les oraisons et la préface. A la fête du 2 février, que nous avons célébrée en grande solennité, à grand renfort de procession dans la maison et de coups d'encensoir, j'avais invité un jeune homme de mes connaissances qui fait des « études musicales », entendez par là qu'il travaille pour devenir une « rock star ». C'est lui qui a tenu l'instrument et dirigé le chant, un peu à la manière d'une discothèque. Il n'y a qu'un mot pour décrire la réaction de



Dans la région de Schchouchinsk, il a une magnifique nature faite de lacs et de collines, des lieux propices aux excursions avec les jeunes. Ici, le sermon sur la montagne...

nos babouchkas à la musique de notre Divine Liturgie de style disco : l'enthousiasme !

On est donc très loin du style Abbaye de Saint-Maurice. Mais je ne désespère pas tout à fait de montrer à nos gens que l'on peut faire quelque peu autrement. Pour le moment, j'essaye simplement de leur apprendre à répondre « Amen » d'une seule voix et sur une seule note. On est encore très loin du résultat, mais chacun manifeste une évidente bonne volonté. Et les jeunes de la paroisse (entendez une dizaine de personnes) ont décidé de se rencontrer chez nous le samedi soir, pour apprendre les chants et tenter d'imprimer un aspect plus mélodique à la production chorale de notre humble communauté. On verra ce que cela donne.

Cela dit, si l'on pense qu'il y a sept ans, il y a eu le projet de fermer la paroisse, on ne peut qu'être heureux de son développement, même s'il reste encore précaire, et que, comme souvent au Kazakhstan, on ne sait pas ce que sera l'an prochain. Qui partira s'installer en Pologne,

quel jeune partira étudier dans une grande ville, etc. C'est la situation de la plupart des paroisses hors des grandes villes. Il y a l'émigration extérieure (ceux qui partent s'installer dans d'autres pays) et l'émigration intérieure (ceux qui partent rejoindre les grands centres urbains du Kazakhstan). De sorte que la population de nos paroisses, en peu de temps, peut changer du tout au tout. Pour le moment, Schchouchinsk se trouve hors des grands centres. Mais vraisemblablement, la situation va changer dans les années à venir, parce que la ville doit se transformer en centre touristique, en raison de la proximité de Borovoj, un ensemble de lacs et de montagnes tout à fait inhabituel dans la steppe. Et il est prévu que la ville double de volume dans les prochaines années. Déjà des centres universitaires, chargés de l'étude de l'écologie, se sont ouverts, et plusieurs de nos jeunes sont des gens venus étudier dans ces centres.

Le ministère de l'enseignement

[Juin 2005]

A Astana (2005) nous arrivons au bout de notre premier cycle de formation pour les catéchistes laïcs. Ils sont quinze à avoir commencé, il y a deux ans, et à terminer cette année. Après un examen final, ils recevront un diplôme, un catéchisme de l'Eglise catholique, et pourront être employés dans les paroisses. Certains ont d'ailleurs déjà commencé, réunissant des groupes d'enfants ou d'adultes, notamment dans les villages où la Messe est célébrée de sept en quatorze et où les religieuses ne vont pas donner la catéchèse. Une partie de ces gens a demandé à recevoir un enseignement pratique, ce qui fait qu'une troisième année sera mise sur pied pour eux. Quant à ceux qui terminent leur première année, ils continueront l'an prochain rejoints, nous l'espérons, par de « petits nouveaux ».



Les évêques du Kazakhstan ont imposé le port de la soutane pour toutes les activités sacerdotales. Pas moyen d'entrer dans une sacristie sans la soutane, ni de donner un cours d'enseignement religieux !

[Septembre 2006]

Autre moment intéressant de l'été : une session à Kokshetav sur la morale de l'Église. Je n'ai bien entendu rien contre l'enseignement moral de l'Église, dont je découvre toujours plus le bien fondé et le sens du respect de la personne, mais je n'ai jamais été très à l'aise pour enseigner « ex abstracto » à un groupe de gens. Il y a quand même des subtilités et des points délicats dont il est plus facile de s'entretenir en privé, au cours de la confession ou de la direction spirituelle, que d'en parler « ex cathedra ». Or à cette session, destinée en principe aux élèves de nos cours, ont participé beaucoup de gens absolument extérieurs, du personnel médical, etc. J'ai découvert que ces questions, que j'aborde toujours avec circonspection, et parfois avec difficulté, intéressent prodigieusement les gens ici. En plus, loin d'apparaître comme un reliquat ringard des temps passés, la morale telle que l'enseigne l'Église est pour beaucoup une nouveauté dont on n'avait encore jamais entendu parler, et qui par là même intéresse. La session avait lieu au début juillet, du vendredi au dimanche, et j'avais prévu qu'elle se terminerait avec la messe du dimanche matin. Mais rien à faire : les questions et les discussions étaient telles que l'on a encore continué jusqu'au soir... Du coup, cela me fait revoir le programme de l'année prochaine. Sans doute faudra-t-il repenser mon programme de « dogme », un peu sec pour les gens d'ici, et y inclure une réelle réflexion sur la morale. On va voir.

Le ministère de la prédication

[Mars 2006]

Pour trois jours, je pars prêcher la retraite de carême dans une série de villages de la steppe. Je visiterai environ quatre villages par jours, avec chaque fois messe, conférence et confessions. En soit, ces villages ne sont guère à plus de 100 km d'Astana, mais ils sont perdus dans la steppe,

et la steppe à cette saison de dégel peut se transformer en véritable mer, parfaitement impraticable aux véhicules. Je suis en train de lire les récits de quelques occidentaux ayant voyagé en Asie centrale au milieu du XX^e siècle : tous disent que la pire chose qui puisse arriver, ce n'est ni le froid, ni les brigands, ni

les conditions rudimentaires de vie : la pire chose, c'est la pluie qui transforme tout en boue dans laquelle se plantent les véhicules, sans espoir d'en ressortir avant plusieurs jours. Il est finalement amusant de penser que 50 à 70 ans plus tard, la situation n'a guère changé. Mais je crois avoir déjà souvent traité du thème... Si tout va bien, je serai de retour dimanche soir, et à Astana toute la semaine suivante (incroyable, mais vrai !). Je dois préparer la rencontre des jeunes du diocèse le week-end des Rameaux (la XXI^e JMJ), rencontre que doit mener, selon une habitude désormais admise par tous, le duo de choc composé du Père Piotr (pour les questions pratiques) et de moi-même (pour le reste). Il est prévu, cette année, que pour la première fois de toute l'histoire de l'Église d'Astana, on chantera la Passion. Je me suis attelé à la partie du Christ en russe, ce qui n'est pas une mince affaire. Je m'entraîne aussi au chant de l'exultet : pour la première fois de ma vie, il va falloir que je le chante en russe, cela va être quelque chose...



Roland Jaquenoud prêche — en russe — aussi bien à l'ambon de la cathédrale d'Astana, que dans les petits villages perdus dans la steppe.

Le ministère auprès des jeunes

[Août 2007]

Je suis de retour d'Ozernoe et je ne résiste pas au plaisir de vous raconter le festival. Cette année, la fête des jeunes d'Ozernoe rassemblait non seulement des jeunes de tout le Kazakhstan, mais aussi des délégations venant de tous les pays de l'ex Asie Centrale soviétique. Seuls les Kirghizes n'ont pas pu venir. Il y avait des jeunes d'Ouzbékistan, du Tadjikistan et même du Turkménistan, bien que le pays soit encore passablement fermé. Tout ce beau monde est venu avec ses évêques (quand ils en ont) ou avec ses ordinaires. S'est joint à la fête un groupe de jeunes de Pologne, des journalistes de Russie. Du côté du Vatican, le Cardinal Etcheagaray avait promis de venir. Mais vu son grand âge, son médecin lui a déconseillé le voyage. Du coup, le Pape a envoyé l'Archevêque Rylko, président du conseil pour les laïcs (si je ne me trompe) et responsable de la JMJ internationale. Il aurait dû présider une fête de jeunes européens à Vienne, mais on a préféré l'envoyer dans nos steppes, pour soutenir notre fête sans doute nettement plus humble que celle qui a eu lieu en Europe. C'est un beau geste du Saint-Siège pour soutenir nos petites Eglises d'Asie Centrale.

Il reste qu'un tel rassemblement se prépare sérieusement. Et c'est ce que nous avons fait. Un comité a été institué qui travaille d'arrache-pied depuis une année. L'organisation matérielle a été pesée ; nourrir et loger 500 jeunes dans un village de 600 habitants sans aucune voie de communication et inatteignable en temps de pluie relève du prodige..., le programme de la fête bien préparé à l'avance, du matériel pré-



Pendant une réunion de préparation du festival international des jeunes d'Ozernoe.

paratoire a été diffusé sur internet, etc. etc. Le thème de la fête était « Marie nous enseigne à aimer », dans la lignée de « Deus caritas est ». On a tenté de présenter les différents aspects de l'amour chrétien. Des conférenciers d'Europe étaient invités, mais cette année on a tenté d'intégrer le plus possible aussi dans le programme des conférences certaines figures de notre clergé local, des rencontres et des dialogues des jeunes avec leurs ordinaires, une soirée de questions-réponses. En principe, cette année, étant chargé des questions d'organisation, je n'aurais dû prononcer guère plus d'une conférence, laissant la parole à d'autres, ce qui n'était pas si mal, surtout pour les Kazakhstaniens qui m'entendent pratiquement à chaque rassemblement des jeunes.

Je me suis mis en route avec les jeunes de ma paroisse pour le festival. A notre arrivée, Lucian, le curé, vient vers moi avec un grand sourire. « Tu sais, le Père André Marmourovic (curé de Lissakovsk, qui devait être l'un des principaux intervenants de la fête de cette



Le pèlerinage à la Croix du festival des jeunes d'Ozernoe : 12 km de marche dans la steppe.

année) est tombé malade. Il ne viendra pas ». Pas besoin de m'expliquer ce que cela signifie. Le Père André devait prononcer une série de conférences et animer une soirée, ce serait à moi de m'en charger. Il devait animer le pèlerinage à la Croix (les 12 km de marche dans la steppe) : nous le ferions avec les sœurs musiciennes. Vous me croirez ou non : cette dernière nouvelle a changé totalement mon état d'esprit. Jamais fête des jeunes d'Ozernoe n'avait été aussi bien préparée, et là, à la dernière minute, toute notre belle organisation d'une année entière s'écroulait. Finalement, la situation était assez humoristique, un peu dans le genre « Tout va très bien, Madame la Marquise ». Le comique de l'affaire m'a entièrement remis d'aplomb et suis parti à l'attaque de cette fête dont j'étais devenu de manière parfaitement inattendue l'intervenant principal et l'un des deux principaux organisateurs. Et c'est ainsi que devant 500 jeunes et les évêques et ordinaires d'Asie Centrale, je me suis livré à une série d'exercices d'improvisations dont je garderai sans doute longtemps le souvenir. Un truc important, dans ces cas-là : avoir un chœur à portée de main, parce que quand vous sentez que vous commencez à perdre le fil de vos idées, vous pouvez faire chanter un chant, et pendant ce temps rassembler vos esprits.

Toute cette fête s'est déroulée dans un climat tellement surréaliste pour Lucian et moi-même que lorsqu'aux laudes du 15 août, on vient m'annoncer que le prêtre suisse conférencier du matin a été malade toute la nuit et qu'il ne pourra donner son enseignement, je n'arrive même plus à m'en faire, demande 15 minutes de préparation et m'en vais sans état d'âme particulier affronter ma dernière improvisation.

A part cela, la fête a été extraordinaire. Toutes ces délégations des pays d'Asie Centrale ont mis une ambiance du tonnerre. Quand on pense qu'il y avait des jeunes du Turkménistan, où l'Eglise catholique n'a pas d'existence officielle. Et ces jeunes du Turkménistan, ce ne sont pas des Polonais ou des Allemands. Ce sont de vrais Turkmènes, qui ont consciemment pris la foi catholique et la vivent dans des circonstances assez compliquées. Le premier soir de la fête, chaque pays s'est présenté à l'aide de danses, de montages audiovisuels, de chants. Lorsque le jeune garçon qui présentait la délégation du Turkménistan a dit tout simplement : « vous avez devant vous pratiquement tous les jeunes catholiques de notre pays », il a



Des jeunes se sont costumés pour donner plus de réalisme au chemin de croix.

reçu une ovation qui ne cachait pas l'émotion ressentie par ceux qui l'écoutait. Il était étonnant de voir, surtout dans les rencontres de groupes, combien ces Turkmènes, Tadjiks et Ouzbeks étaient actifs. Leurs ordinaires nous ont dit combien ce type de rassemblement était important pour eux, afin que les jeunes, très isolés dans leur pays, se sentent partie prenante d'une Eglise universelle. Et c'est ainsi que le pauvre Kazakhstan catholique, avec ses immenses distances et son manque tragique de prêtres s'est découvert riche, infiniment plus riche que les pays voisins où les catholiques sont encore plus isolés. Ce fut aussi une belle fête dans le sens où l'on a tenté d'offrir aux jeunes non seulement des conférences, des prières et des pèlerinages, mais aussi la possibilité de poser des questions. Une journée consacrée aux relations hommes-femmes et à la préparation au mariage a été suivie

d'une soirée où l'on répondait à des questions préparées dans les groupes. Parmi les intervenants de cette soirée, il y avait une mère de famille, ce qui est extrêmement rare dans ce pays où ce sont toujours des prêtres qui traitent de ces questions. Les évêques ont été très présents, non seulement comme auditeurs de mes improvisations, mais aussi comme intervenants. Ils mangeaient au milieu des jeunes, beaucoup ont pu librement discuter avec eux. Une rencontre par groupes avec les différents ordinaires a été prévue, rencontre où les évêques et les ordinaires devaient répondre aux questions des jeunes. Nous avons compté une heure pour cette rencontre, mais elle s'est tellement prolongée qu'on a eu de la peine à tirer leurs excellences à la messe. Dans des cas comme cela, c'est une joie de changer le programme...



Joie et amitié lors du repas de Noël.



Le contact avec les jeunes, c'est aussi la présence pour l'accompagnement spirituel et l'enseignement au séminaire interdiocésain de Karaganda où étudient ces séminaristes.

Après toutes ces émotions, je suis parti de la fête content, mais passablement épuisé. Les jeunes de la paroisse étaient enchantés, tellement enchantés qu'ils ont décidé d'animer la messe du soir (c'était le jour de l'Assomption) à la paroisse. Oui, mais l'organiste, qui travaille, ne sera pas là. Qu'à cela ne tienne, ils se sont emparés de leurs guitares, et c'est ainsi que

nous avons eu, dans notre mini-chapelle, une messe solennelle avec six servants, encens... et guitare ! Et le lendemain, Nosseigneurs, finalement assez contents de la fête, sont passés manger chez moi avec Mgr Rilko. Nosseigneurs, ils n'ont pas le choix, ils sont obligés d'être contents, parce que Mgr Rilko, lui, il est littéralement enthousiaste. Et si César est content...



Messe en plein air avec des jeunes, dans la région de Schchouchinsk.

Le ministère en prison

[Décembre 2004]

Pour Noël, le 24 au matin, on m'a demandé de faire une petite conférence à la prison, en compagnie de l'Archevêque. Habituellement, il y a une petite communauté de détenus catholiques (8 en tout) qui se réunissent dans une chambre-chapelle concédée par l'administration. Deux fois par mois, soit le curé, soit l'Archevêque vont y célébrer la Messe. Cette fois-ci, à la conférence étaient présents environ 300 détenus. Cela reste impressionnant : la plupart sont enfermés là pour raisons assez graves. Et pourtant, il y avait une sorte d'ambiance « club » un peu surréaliste. C'est quand même un peu curieux : en pays musulman, ex-soviétique, réunir 300 détenus pour leur parler de Noël.

[Juin 2005]

Au chapitre des expériences peu banales, j'ai reçu il n'y a pas longtemps l'autorisation de l'Etat pour me rendre régulièrement à la prison, où sont détenus des droits communs condamnés souvent à des peines assez lourdes. Je vous avais fait part à Noël de la conférence à laquelle j'avais participé. Maintenant, j'ai une autorisation me permettant de m'y rendre grosso modo deux heures par semaine. Me voici donc devenu aumônier de prison, fonction que je partage avec le Curé et... l'Archevêque. Nous nous y rendons à tour de rôle. Finalement, c'est le côté assez sympathique de l'affaire : le travail à la prison fait partie de la pastorale ordinaire de la paroisse, rien de plus, mais aussi rien de moins. L'« Eglise » est en fait une petite pièce, située au premier étage d'un bloc, à côté



L'ancienne cathédrale catholique de Karaganda, construite sous le régime soviétique, est semi-enterrée, car il ne fallait pas que l'on remarque trop l'édifice. A l'extérieur, se trouvent les tombes de prêtres clandestins pendant l'époque communiste ; ces prêtres sont considérés comme martyrs.

de la pièce servant de mosquée. Au moment où nous arrivons, il n'est pas rare de croiser les musulmans qui nous disent : « Eh, Batiouchka (c'est comme cela que les orthodoxes appellent leurs prêtres), viens nous parler un peu de Dieu ! » Comme il faut consacrer aux « nôtres » les deux précieuses heures qu'on nous octroie, et qu'il ne faut pas trop empiéter sur les prérogatives de l'Imam, nous nous contentons en principe de les saluer et d'échanger quelques paroles, mais je me demande quelles discussions il y aurait si nous avions le temps de nous arrêter plus longuement.

La communauté catholique « pratiquante » de la prison est composée en tout et pour tout de sept à huit personnes, dont quatre se confessent et communient. Et je dois dire que, pour ceux qui reçoivent les sacrements du moins, ils ont un sens de la vie spirituelle et une recherche de sainteté qui n'a rien à envier à bien des chrétiens en situation dite normale. Comme ils



Méditation près de la rivière qui sépare la ville nouvelle construite depuis 1997, de la cité traditionnelle d'Astana.

lisent beaucoup la Bible, ils ont une série assez vaste de citations, et les sermons, pendant la Messe, se transforment très rapidement en dialogues, ou chacun y va de ses propositions, en attendant du prêtre qu'il mette un peu d'ordre dans tout cela. L'enjeu, ce sera évidemment à la sortie. Mais d'ici là, il y a encore du temps. Dans la mesure de leurs possibilités, nos catholiques se réunissent tous les jours, matin et soir, pour la prière (à la kazakhstanaise : chapelet, chapelet de la miséricorde, litanies diverses) et pour la lecture de la Bible. Le matin, ils essaient de se réunir à 7 heures, pour être en communion avec la Messe de 7 heures qui se célèbre à la cathédrale, et chaque fois que nous partons, ils nous disent : « salutations à l'Eglise ». Quand on parle, en théologie, de sens de l'Eglise...

Aujourd'hui, ils m'ont dit qu'ils avaient besoin de lectures spirituelles. Dans notre « chapelle », il y a déjà quelques livres, et l'administration de la prison nous laisse en apporter sans aucun problème. En réfléchissant avec eux aux livres que nous pourrions leur apporter, l'un

d'eux me dit : il me faudrait du Thérèse d'Avila. Je lui réponds que le seul livre de la Madre que je sache traduit en russe est *Le Château intérieur*, que je connais parce que je l'ai passablement utilisé pour mes retraites. « C'est justement celui-ci que je voudrais lire ». Je lui explique que c'est certes très intéressant, mais un peu spécial. Réponse : « Oui, bien sûr. Pour ceux qui n'ont aucune idée de vie spirituelle, c'est sans

doute parfaitement incompréhensible. Mais nous, nous avons besoin de tels maîtres. Même si nous ne comprenons pas les mots, nous recevons quelque chose de l'expérience spirituelle de cette grande sainte ». OK, je lui apporterai *Le Château intérieur* lors de ma prochaine visite. Dites-moi, qui pourrait croire que l'on traiterait du *Château intérieur* non dans un carmel, mais au fond d'une prison en plein milieu de l'Asie centrale. Cela doit faire un sacré plaisir à la Madre...

Pour moi, de temps en temps, je me pince pour être sûr que je ne rêve pas. Je ne sais pas comment exprimer ce que je ressens. Me trouvant en pleine Asie centrale, m'exprimant dans une langue qui n'est pas la mienne, je me retrouve à parler des mêmes auteurs, des mêmes thèmes et des mêmes concepts, dans des villages perdus ou au fond d'une prison, que ceux que j'utilisais chez nous, quand je fréquentais essentiellement des étudiants, soit comme étudiant, soit comme professeur. Et le plus étonnant, c'est que souvent, ce n'est pas moi qui introduis ces thèmes, mais les gens

eux-mêmes. J'ai souvent l'impression que je ne ressens plus de « décalage culturel », comme on dit. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas : j'ai effectivement une autre culture et une autre histoire qu'un détenu kazakhstanaise, mais j'ai parfois l'impression qu'aller dire la Messe à la prison, ce n'est pas fondamentalement autre chose que de dire la messe à Saint Augustin ou à Notre-Dame du Scex. Partout on rencontre des gens qui, dans des circonstances certes bien différentes, tentent d'unir leur vie à Dieu, dans les difficultés sans doute, mais avec la même sincérité. Il y aura bien quelque chose de commun dans l'âme humaine...

[Septembre 2006]

Le travail à la prison continue. En principe, en raison de mes pérégrinations, j'y vais assez peu. Mais le premier samedi d'août, l'Archevêque m'avait demandé de l'accompagner. Il y avait alors une journée « portes ouvertes », ce qui est quand même le comble pour une prison... Je dois avouer que je m'y suis rendu de fort mauvaise grâce. Une journée porte ouverte, encore des officialités, on va nous demander de faire des discours à la gloire du système pénitentiaire local, ou Dieu sait quoi encore... En fait, nous arrivons avec l'Évêque, on nous accueille à bras ouverts, on nous fait entrer sans problème. Nos prisonniers, dans l'attente des visiteurs de leurs familles, qui, eux, entraînent au compte-gouttes après force vérifications, passent nous voir à la chapelle. Une discussion s'engage sur le thème : « Je voudrais me confesser, mais comment être sûr que je ne recommencerai pas ensuite ? » Nous voilà donc parti à parler de la miséricorde de Dieu, thème qui prend tout son relief dans un tel milieu (je vous rappelle qu'à la prison où nous allons, la

plupart des hommes sont condamnés à de lourdes peines, ce qui signifie que ce ne sont pas vraiment des enfants de chœur). L'un de nos « fidèles » me dit alors : « Bon, bien puisqu'il en est ainsi, rien n'empêche que je me confesse à vous. Mais je vous préviens, c'est la première fois ». Je lance un regard interrogatif à l'Archevêque (en principe, la préparation à la première confession, dans les paroisses, est un peu plus, disons, « systématique »...). Mgr Peta me fait un petit signe d'approbation et s'empresse de réunir les autres « fidèles » dans une pièce attenante, parce que mon prisonnier, lui, sans s'inquiéter de son entourage, avait déjà commencé à raconter sa vie. Ensuite, on vient nous chercher pour les discours officiels, mais entre-temps, on a oublié que l'Archevêque n'était pas arrivé seul. Il se garde bien de signaler que je suis là, va seul prononcer les discours de circonstances, et j'ai pu rester plus de deux heures avec mon pénitent quelque peu inhabituel, ce qui, dans les conditions normales de nos « visites de prison », aurait été parfaitement impossible. Un petit signe du ciel montrant que l'obéissance, ça a parfois du bon et que, qu'on le veuille ou non, les gens chargés du gouvernement dans l'Eglise sont sans doute accompagnés d'une grâce spéciale...

[Février 2007]

A Petropavlosk, lors de la rencontre du Synode, j'ai eu la joie de rencontrer un ancien détenu, l'un de ceux que je voyais lorsque je me rendais à la prison d'Astana. Cela fait six mois qu'il a été libéré. Il est devenu depuis lors membre de la légion de Marie et visiteur d'hôpital. Il y a parfois de petites joies dans le ministère...

La vie des paroissiens

[Décembre 2007]

Dans mes lettres, je vous parle assez peu de nos paroissiens. Pourtant, on peut trouver chez eux des histoires qui ne sont pas loin des contes de Noël. Un des trésors de notre paroisse, ce sont nos malades, chez qui nous essayons de nous rendre au minimum une fois par mois, pour leur permettre de se confesser et de communier. Parmi eux, Sergeï, un jeune père de famille de trente ans. Il y a environ six ans, alors qu'il était employé d'une entreprise de construction et que son épouse était enceinte de deux jumeaux, Sergeï est tombé d'un échafaudage et s'est retrouvé,

hémiparalysé, en chaise roulante. Vivre un drame de ce genre est tragique en toutes circonstances, mais il est particulièrement pénible dans un pays comme celui dans lequel nous vivons : rien n'est fait pour les handicapés. Partout des routes défoncées, des escaliers devant les bâtiments, une température épouvantable pendant au moins quatre mois d'hiver. Impossible de se promener dans la rue sans être aidé par des gens qui peuvent porter votre chaise à l'occasion. On conçoit combien cet accident peut être dramatique pour un jeune homme sportif, actif et ayant charge de famille. Plon-

nés dans le désespoir, avec en plus la naissance des jumeaux dont il faut s'occuper et nourrir, Sergeï et sa femme, Maria, ont entendu parler d'un vieux prêtre catholique, un saint homme, vivant à l'autre bout de la ville, qui pourrait les aider. Sergeï et Maria sont russes orthodoxes, mais voyez-vous, les prêtres orthodoxes se font payer tous leurs services, y compris la visite aux malades et les derniers sacrements. Or Sergeï ne peut plus travailler, et Maria, qui vient de mettre au monde deux enfants, non plus. L'aide sociale qu'on leur accorde est symbolique, de sorte que chaque kopeck est utilisé pour la nourriture et... l'indispensable chauffage en hiver. Ils font donc appel au vieux Père Stanislav, notre prédécesseur à Schchouchinsk, qui se met à rendre visite régulièrement à la famille, à conduire les parents aux sacrements (qu'ils n'avaient jamais reçu, même

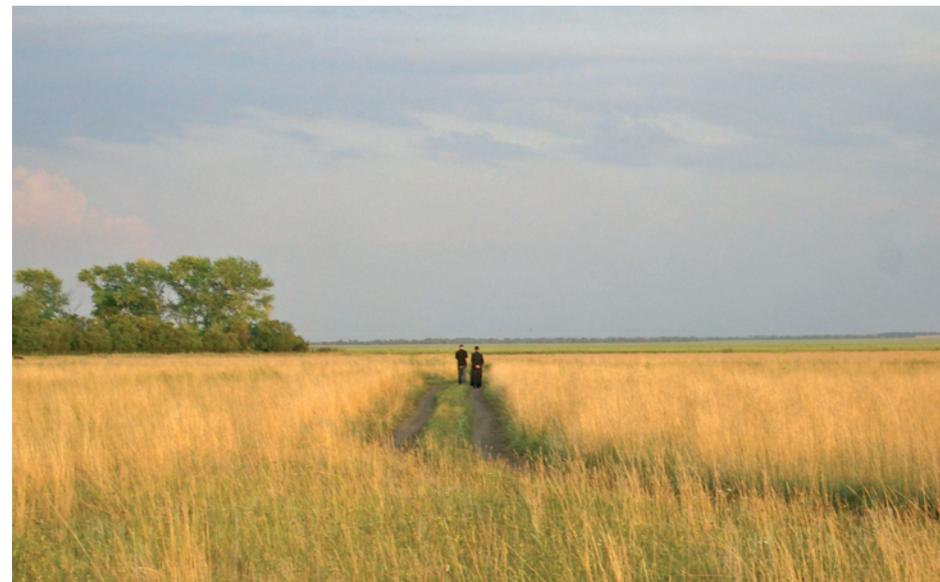
A gauche, devant l'église d'un village de la steppe. A droite, accompagnement spirituel dans les champs. En haut, le petit-déjeuner dans la famille de Genia, un étudiant qui est venu plusieurs fois en Suisse avec la communauté des Béatitudes.

dans l'Eglise orthodoxe). Et c'est comme cela que Sergeï et Maria sont devenus catholiques. Maria travaille comme une folle pour nourrir sa famille, Sergeï reste à la maison et s'occupe de l'éducation des enfants, ce qui est loin du modèle familial kazakhstanaï, où les rôles des parents sont très nettement définis à l'inverse. C'est sans doute une qualité de Sergeï, et un effet de la délicate direction du Père Stanislav, d'avoir permis au jeune papa d'accepter une situation non seulement inhabituelle, mais même humiliante pour un homme dans le contexte social du pays sans sombrer dans l'alcool. Au contraire, Sergeï est un homme sain, un père de famille responsable, secondé par une



épouse remarquable, avec des enfants adorables. Il étudie avec assiduité les Écritures Saintes, qu'il raconte à ses enfants. Se rendre chez eux pour leur apporter la communion, cela signifie aussi s'asseoir à leur table pour s'entretenir de thèmes religieux de manière très profonde. Je

me souviendrai toujours de ma première rencontre avec Sergeï. Après m'avoir raconté sa vie, son accident et sa découverte de la foi, il m'a dit avec un naturel sans emphase : « Dans mon accident, Dieu m'a donné plus de choses qu'il ne m'en a prises ».



Joies et fatigues du ministère

[Avril 2005]

Mon retour au Kazakhstan s'est fait dans un véritable climat de folie. Juste avant de partir, j'apprends que je dois prêcher une session aux prêtres de tout le Kazakhstan, pour remplacer un Monsignor retenu par les nécessités du Conclave. La dite session ayant lieu une semaine avant la retraite que je devais prêcher aux religieuses de tout le Kazakhstan, et une semaine après mon retour, je pensais avoir une semaine pour préparer tout cela. Mais il en a été décidé autrement. A peine arrivé, l'Archevêque me demande de l'accompagner aux vœux d'Annia, une sœur des Béatitudes que je connais bien. Donc, impossible de refuser. (Cela veut dire concrètement : encore des heures de voyages et des kilomètres à ingurgiter...),



La célébration de la première communion à la cathédrale d'Astana.

puis dans la foulée, je reçois une convocation à la commission de liturgie pour trois jours de session à partir du mercredi, la dite commission se tenant, bien entendu, aux antipodes (kazakhstanaïses) de l'endroit où ont lieu les vœux. Je passe donc la semaine que je croyais consacrée à la préparation dans le train et en session. J'ai juste le temps de rentrer à Astana le samedi pour donner les cours à notre école, avant de faire mes bagages et de partir pour deux semaines dans le Sud, région de Almaty. Je suis resté dans les montagnes loin de tout moyen de télécommunication, pendant deux semaines, ou presque. J'ai profité du week-end, ou j'étais libre, pour me rendre à Taraz, où j'ai des amis et quelques « dirigés » spirituels...

[Juin 2005]

Un des points les plus intéressants (et peut-être les moins visibles) de mon ministère au Kazakhstan, c'est la direction spirituelle. Ici, les confessions vont bon train, mais la direction spirituelle, telle qu'on la pratique à l'Abbaye, est pratiquement inconnue. Il y a un Père spirituel, officiellement désigné par l'Archevêque pour le clergé, un prêtre de 69 ans, à mon sens vraiment extraordinaire. Sans rentrer dans les détails, il s'agit d'un prêtre polonais, ancien ingénieur dans l'aviation, qui a exercé son ministère en Pologne sous le communisme. Lorsque les frontières se sont ouvertes, il s'est dit qu'il y avait assez de prêtres en Pologne et, alors qu'il allait déjà sur ses soixante ans et qu'il n'avait jamais quitté son pays, il s'est mis à la disposition de la Mission. Il a d'abord travaillé quelques années au Pérou, dans les années 90, puis est arrivé au Kazakhstan. Il s'agit du Père

Stanislav, curé de Schchouchinsk. Donc si la direction spirituelle est assurée pour le clergé et une partie des religieuses, il n'en est pas de même pour les laïcs. Petit à petit, des gens sont venus me trouver, et ce qui est passionnant, c'est qu'il s'agit de gens de cultures très diverses. Cela va de la religieuse ukrainienne, de rite byzantin, à une jeune étudiante en psychiatrie kazakhe (donc musulmane d'origine), tout récemment baptisée, en passant par des Polonais et des Russes d'origine, base de nos communautés paroissiales. Depuis quelque temps viennent même s'ajouter l'un ou l'autre prêtres des diocèses voisins, où le personnel ecclésiastique est encore moins nombreux que dans le nôtre, et où les évêques n'ont pas désigné de Père spirituel officiel. Je dois dire que je me fais tout petit devant cette mission, que je n'ai reçu de personne, et que j'exerce dans un milieu où les conditions sont très différentes des nôtres. Lorsque l'on touche aux profondeurs de l'âme humaine, on se rend compte qu'il y a beaucoup de points communs entre les hommes, quel que soit leur milieu culturel. Mais il y a aussi des particularités propres. Un exemple : ici, les rêves ont une grande importance, pas seulement chez les croyants. Par exemple, bien des Kazakhs, qui ont un sens très fort des liens ancestraux, sont venus prier pour le repos de l'âme de Jean-Paul II à la suite de l'apparition, en rêve, d'un défunt de leur famille qui leur demandait de le faire. Il y a même des cas où la conversion et le baptême se sont décidés à la suite d'une série de rêves. Et ceux qui ont eu cette expérience sont souvent devenus des piliers de l'Eglise, changeant du tout au tout leur mode de vie. En bon occidental, un tantinet rationaliste, je suis bien sûr un peu sceptique. Mais je dois bien avouer (comme on me l'a fait remarquer, d'ailleurs) que, de Jacob à saint Joseph, le rêve a sa place dans la Bible,



Un petit garçon chante pour la fête des dix ans de la cathédrale.

et que bien souvent les rêves aident les gens à avancer. Finalement, la Bible est avant tout un texte oriental, et la mondialisation a beau y faire, le Kazakhstan, dans ses profondeurs, appartient à cet Orient où les valeurs spirituelles sont très anciennes.

En ce début d'année, j'ai reçu deux nouveaux « marchés », comme dirait Frère Laurent : la direction spirituelle des sœurs carmélites originaire du Kazakhstan (c'est-à-dire qui ne viennent pas de Pologne) et l'enseignement de la dogmatique au Séminaire de Karaganda. C'est la première fois qu'on me confie la redoutable mission de diriger des moniales cloîtrées. Je dois dire que jamais je n'aurais pensé qu'il fallait y consacrer tant de temps. Mardi passé, j'ai passé toute la journée en entretiens, de la Messe du matin jusqu'au soir, sans même une pose pour l'Office. Quant au séminaire, j'y enseigne le traité de la Création par cours



Grâces et joies du ministère...

blocs de deux jours, à raison de huit heures une fois par mois. Les malheureux qui doivent subir mes cours sont les théologiens des trois dernières années. J'ai enseigné comme je sais le faire, c'est-à-dire en posant des problèmes : en l'occurrence le problème des relations entre le Créateur et sa Création. Il s'agit des thèmes classiques de la pensée patristique et thomiste sur la ressemblance et la différence entre Créateur et créature, la participation, l'analogie de l'être etc. Après la première leçon, je vois les séminaristes arriver vers moi les uns tout réjouis, les autres tout inquiets : « Mon Père, on ne nous a jamais enseigné une théologie aussi moderne ». Si avec saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, je passe pour un « moderne », je n'ose pas imaginer ce qui va se passer lorsque l'on abordera des auteurs comme Teilhard de Chardin. Et en plus, le théologien « moderne » de service a reçu la mission, lors de ses passages

au séminaire, d'y enseigner le chant grégorien. Car ici, en bon séminaire de rite romain, on célèbre tous les samedis la Messe en latin, mais comme personne ne connaît le chant grégorien, on y chante... des refrains de Taizé. Voilà pour les dernières nouvelles. Je me prépare non seulement spirituellement, mais aussi physiquement, à affronter le Carême. Je vais arpenter le Kazakhstan dans tous les sens, d'une retraite à l'autre, d'un cours à l'autre, jusqu'aux Rameaux, à l'occasion desquels la jeunesse du diocèse se réunira une fois de plus à Astana. C'est ce que l'on appelle, en jargon ecclésiastique missionnaire, de l'inculturation : dans un pays de culture nomade, je nomadise... Saluez tous les Confrères de ma part, en particulier les malades. Dans mes prières, l'Abbaye est constamment présente. N'oubliez pas dans les vôtres notre toute jeune Église du Kazakhstan, à l'avenir encore bien incertain.

Au rythme des fêtes

Noël

[Janvier 2006]

Au Kazakhstan, la veillée de Noël dans les familles est très ritualisée. On attend la tombée de la nuit, on guette la première étoile. Alors, on fait la lecture de l'Évangile de la Nativité, puis on se partage le « pain de Noël », une sorte d'hostie rectangulaire. On donne un morceau de son pain à chacun des hôtes, en demandant pardon pour ce qu'on aurait pu lui faire de mal pendant l'année et en souhaitant des vœux pour la fête et la Nouvelle Année à venir.

Ensuite, on mange un repas obligatoirement composé de douze aliments, mais sans viande, sur une table que l'on a recouverte auparavant de paille. A l'un des Noëls, nous avons invité à notre veillée tous ceux qui le désiraient, en particulier les paroissiens qui n'avaient pas l'occasion de la célébrer en famille, soit parce qu'ils vivent seuls, soit parce que les autres membres de leur famille ne sont pas catholiques.

[Décembre 2004]

Et comme le veut la coutume, la place d'honneur est laissée

libre, pour le Christ, au cas où il aurait l'intention de venir nous visiter. Et cette année, le Christ nous a visités en la personne d'une petite dame qui entre timidement dans notre maison (les portes étaient ouvertes, au cas où...), salue d'un air un peu gêné les convives, et dit : « Excusez-moi, je viens de Sibérie, je suis catholique. J'habite une région où il n'y a pas de communauté catholique. Cela fait quatre ans que je n'ai plus eu l'occasion de me confesser et de communier. Est-ce que vous seriez d'accord de recevoir ma confession ? » Après sa confession, la dame a été installée à la place d'honneur et c'est avec une grande émotion qu'elle a fait à la Messe de Minuit sa première communion depuis quatre ans.

Ce genre de petits miracles-là, cela vous réconcilie avec toutes les difficultés et, cela vous rappelle que vous êtes avant tout prêtre, et qu'un prêtre a le privilège d'être aux premières loges pour voir le travail de la grâce.



La joie de Noël partagée avec les jeunes de la paroisse autour d'un repas.



Devant la cathédrale d'Astana, le groupe des jeunes qui ont participé aux JMJ du dimanche des Rameaux 5 avril 2009.

Pâques

[Avril 2007]

Ici les célébrations pascales revêtent, comme partout dans l'Eglise, un caractère particulier. Nous nous trouvons au Kazakhstan, donc à la liturgie de l'Eglise catholique s'ajoutent des coutumes locales, qui en raison de la longue absence de prêtres, ont une importance particu-

lière. La coutume la plus importante, c'est la bénédiction des mets de Pâques, que les fidèles apportent directement à l'Eglise lors de la Veillée Pascale et qu'ils consomment ensuite au petit matin de Pâques. A l'époque de la persécution communiste, les gens plaçaient ces mets sur le toit d'une maison, en disant que quelque part dans le monde un prêtre bénissait et incluait

dans sa bénédiction tous ceux qui étaient privés de prêtres. On comprend que le rite soit d'importance, à tel point que, lorsqu'à l'issue de la Veillée Pascale, je m'apprêtais à bénir les mets entreposés dans une pièce voisine, l'un des servants de Messe me dit à l'oreille : « C'est maintenant le moment le plus important... » Ces coutumes sont touchantes, certes, mais comme vous le voyez, il n'est pas superflu de les évangéliser un peu.

Nous commençons donc nos célébrations, comme toute l'Eglise, par la Messe du soir du Jeudi Saint, suivi de l'adoration au Reposoir, que nous avons organisée dans une pièce voisine, en raison de l'exiguïté de notre chapelle. Les gens s'étaient inscrits par groupes, en commençant par le groupe de nos supers babouchki. Moi-même, je m'absente brièvement, pour ramener quelques personnes en voiture chez elles (A Schchouchinsk, il n'y a plus de bus après huit heures du soir. C'est ce qu'on appelle la province). En revenant, je me rends au Reposoir pour me recueillir un peu et chemin faisant, j'entends dans le dit Reposoir pas mal de bruit. Il se trouve que nos grands-mères se disputaient pour



La cérémonie du lavement des pieds durant la messe du Jeudi saint.

savoir quelles prières elles allaient réciter ensuite... Pour calmer les esprits, je propose de continuer l'adoration en silence, proposition qui reçoit l'approbation de tous. Ce qui n'empêche pas une babouchka de commencer quelques minutes plus tard un Xième chapelet de la Miséricorde en polonais, auquel toutes les autres répondent d'un seul cœur. Nos babouchkis sont des personnes admirables et des rocs de la foi, mais leur dévotion est souvent si bruyante qu'il nous faut les séparer des groupes qui désirent un peu de recueillement.

Au tombeau du Christ

[Mars 2006]

La célébration du Vendredi Saint se continue, selon une



coutume polonaise, en vigueur aussi semble-t-il dans



Pendant la bénédiction du feu nouveau lors de la Vigile pascale.

certaines parties de l'Allemagne, par une adoration au tombeau du Christ, autre lieu symbolique que nous avons préparé dans une autre pièce annexe. Et cette adoration se continue toute la nuit, selon les mêmes modalités que la veille, groupes de babouchkis en tête, suivies un peu plus tard des gens qui désirent un peu plus de recueillement. Autant dire que nous arrivons tous à la célébration de la nuit de Pâques assez peu frais, d'autant plus que la Veillée Pascale commence à

Schchouchinsk, à 11 heures du soir. L'an dernier, mon prédécesseur avait tenté une réforme en faisant débiter la Veillée à 22 heures, mais sans succès. Les gens étaient arrivés, selon une tradition qu'ils considèrent universelle, à 23 heures. Ben oui, quoi. Ce n'est quand même pas un curé qui va changer la religion. Donc cette année, Rafal et moi avons décidé de revenir à la tradition de toujours, et nous avons commencé à 23 heures. Ici, l'influence de l'orthodoxie est marquante. Il ne fait de doute à personne que la célébration de Pâques par excellence, c'est la Veillée Pascale.

La chapelle est pleine à craquer, on n'omet rien du rite, pas même la plus petite lecture, on baptise les catéchumènes de l'année, et en plus de tout cela, on ajoute une procession pascale à la fin de la célébration. Tout le monde se salue au cri de « Le Christ est ressuscité. - Il est vraiment ressuscité » et se rue dans la pièce annexe de la chapelle pour « le moment le plus important » : la bénédiction des mets de Pâques. La célébration elle-même se termine à deux heures du matin. Ensuite, nous avons invité tous les fidèles à partager le repas

pascal. Ici, il s'agit essentiellement d'une sorte de panettone appelé « La Pâque » (autre tradition d'influence orthodoxe) entouré d'œufs peints. Autour de ce plat de base, on ajoute tout ce que l'on veut. Les gens nous ont offert des tas de ces Pâques, accompagnés de leurs œufs et de montagues de victuailles, incluant poulets, saucisses, poissons, etc. Nous avons partagé tout cela avec nos paroissiens, et il nous en est resté tant que nous avons continué à distri-



Au terme de la célébration du Vendredi saint, l'archevêque d'Astana, Mgr Thomash Peta, préside l'adoration au tombeau du Christ.

buer autour de nous pendant toute l'Octave de Pâques.

Avec toutes ces réjouissances, il était déjà entre quatre et cinq heures du matin quand nos derniers convives sont partis. Autant dire qu'à la messe du matin, il n'y avait que ceux qui n'avaient pas pu venir la nuit, mis à part nos héroïques servants de Messe, restés dormir dans notre « cottage » et qui à grand-peine tentaient de rester éveillés à la Messe dite « du jour » de Pâques.

Au rythme des rencontres

[Mars 2006]

Les peuples originaires d'Asie centrale aiment beaucoup rire, plaisantent souvent et honorent volontiers les plaisanteries des autres. Un bon mot peut susciter immédiatement la sympathie d'une multitude d'inconnus, et ce sens de l'humour vous permet d'échapper à l'énerverment que les perpétuels tracassés administratifs ont tendance à provoquer.

Les voyages en train restent pour moi une source inépuisable de rencontre avec des inconnus qui le deviennent un peu moins au fur et à mesure du trajet. La plupart du temps, lorsque vous vous asseyez dans un train, c'est pour plusieurs heures, et comme ici il n'y a aucune retenue d'ordre éducatif (cf. le « il est interdit de parler à des inconnus » cher à l'éducation occidentale des enfants) pour nouer une conversation, à votre arrivée à destination, vous êtes au moins au courant du nom, du lieu d'habitation, de l'état matrimonial, du travail et des principaux intérêts de vos voisins, quand ce n'est pas de la moitié du wagon.



De belles couleurs sur l'étalage du commerçant de fruits secs au marché de Taraz.



Sur une des grandes artères de la ville d'Almaty, l'ancienne capitale du pays.

Un jour, voyageant avec un jeune Kazakh de 25 ans, du nom de Djanibek, la conversation s'engage d'une manière tout habituelle, selon un schéma introductif qui est chaque fois le même : Où vas-tu ? Où habites-tu ? D'où viens-tu ? Qu'est-ce que tu fais au Kazakhstan ? Lorsque je réponds que je suis prêtre et travaille pour l'Église catholique, systématiquement mon interlocuteur fait le lien avec le célibat, et inévitablement la conversation commence à partir de ce thème. C'est ce qui n'a pas manqué de se produire avec Djanibek, lequel immédiatement décide de me faire part de son expérience en la matière.

– Comment tu fais ? me dit-il, parce que vois-tu, moi j'ai une épouse, et encore quelques autres jeunes filles auxquelles je rends visite régulièrement.

– Et ton épouse est au courant ?

– Oui, plus ou moins. Elle se rend bien compte que je suis un homme et que j'ai de temps en temps besoin d'autre chose. Quand aux autres



En novembre 2005, Roland Jaquenoud, entouré du prêtre Olivier Roduit et du jeune Genia, en voyage au sud du pays, à Turkestan, devant le Mausolée de Khoja Ahmed Yasawa.

« amies », je leur dis tout de suite que je suis marié, de sorte qu'elles ne s'imaginent pas Dieu sait quoi. Encore qu'avec elles, tu sais, c'est parfois compliqué.

– Et si ton épouse commençait aussi à aller rôder à gauche et à droite ?

– Je l'égorgerais sur le champ, me répond-il, sans se départir de son calme et de son sourire. Voyant que je suis un peu interloqué, il continue, sur le ton de la confiance :

– Tu comprends, notre islam a une attitude épouvantable envers les femmes. Il les humilie, les considère comme rien. C'est comme ça, on ne peut rien y changer. Mais moi, j'ai une entière confiance en mon épouse. Elle m'a juré fidélité devant Dieu à la mosquée, et elle ne trahira pas sa parole.

– Et toi, tu lui as juré quelque chose ?

– Bien sûr que non, je suis un homme.

Ensuite, la conversation roule sur divers sujets. Djanibek rêve de partir visiter le monde et me pose un tas de questions sur l'Occident et sur la Suisse. Au cours de la conversation, nous abordons, je ne sais plus comment, le thème des relations entre les gens. Je lui fais part que chez nous, il serait difficile d'engager la conversation dans un train avec un inconnu et d'y aborder des thèmes concernant la vie privée, dans le genre de ce que nous venons de faire. Il me regarde un instant, pensif, et me demande : « Mais dis-moi, chez vous, les gens ne sont-ils pas fatigués de toujours faire attention à ce qu'ils disent ? ».

Des kilomètres à parcourir

[Janvier 2007]

Je viens de terminer une récolle de trois jours avec les universitaires de Pavlodar (500 km à l'Est d'Astana), je pars cette nuit pour Kokshetav (800 km d'ici) pour les cours et une retraite en silence prêchée à quelques étudiants d'Astana et à la communauté des Béatitudes. Vous pouvez dire à ceux qui demandent de mes nouvelles que je vais très bien. Même le grand froid me plaît beaucoup. Pour tout vous dire, il m'arrive de râler parce que le thermomètre ne descend jamais à - 40 degrés ; ça me plairait bien de ressentir ce que cela donne.

Pour le moment, il n'est guère descendu au-dessous de - 35 ! Par ces grands froids, je voyage essentiellement en train. Prendre la route peut être très dangereux : si la voiture ou le bus tombent en panne (ce qui arrive souvent par ici) et qu'il n'y a personne qui passe dans les quelques dizaines de minutes qui suivent, tu peux geler sur place...

[Février 2006]

3800 : c'est le nombre de kilomètres auxquels j'arrive en comptant mes déplacements depuis le début du Carême. En nous n'en sommes qu'à un peu plus de la moitié de ce temps de grâce... Les transports publics n'ont plus de secret, et je commence à connaître les employés : l'autre jour, un employé des chemins de fer a porté ma valise de la sortie du wagon jusqu'au bâtiment de la gare, comme ça, par gentillesse, pour causer un peu. Ou encore, à l'arrivée d'un bus que j'attendais à Timertau, le chauffeur sort en criant à la cantonade : « Il n'y a plus



La fenêtre d'un wagon de train par basses températures.

de place », puis, sans que je ne dise rien, il se tourne vers moi et me dit « Pour toi, il y en a encore une »...

Les transports publics sont toujours l'occasion de rencontres et d'échanges chaleureux, d'autant plus qu'une nouvelle disposition légal m'oblige à rencontrer encore plus de gens qu'avant pendant mes voyages en train. En effet, maintenant, les étrangers voyageant en train doivent faire enregistrer leur passeport dans le train-même.

[Février 2007]

A part cela, je continue à voyager. Un exemple de semaine un peu folle, à la mi-février. Mardi-mercredi : réunion plénière du Synode à Petropavlosk (350 km au nord de Schchouchinsk). Jeudi, trajet Petropavlosk-Karaganda (900 km). Vendredi matin, cours blocs au séminaire, puis route jusqu'à Astana (250 km). Samedi, cours pour les catéchistes à Astana, puis route jusqu'à Schchouchinsk (250 km), afin d'être en place dimanche pour le ministère dominical.



Conditions de circulation difficiles par temps de pluie.

D'une manière générale, on peut compter que je suis loin de ma paroisse environ deux semaines par mois, non pas par plaisir, mais en raison de mes occupations au niveau du diocèse. Bien entendu, les dimanches, j'essaie d'être toujours à Schchouchinsk. Malgré tout, heureusement que j'ai un super-vicaire pour le quotidien, parce que sinon... La semaine prochaine, je me rends à nouveau à Karaganda pour trois jours de cours au séminaire, puis pour prêcher une retraite de quatre jours aux Carmélites. Puis le dimanche des Rameaux, je suis à nouveau chargé de prêcher la MJM locale à Astana.

[Février 2005]

Je reviens de mon voyage dans le Sud, qui s'est finalement bien passé, bien qu'il y ait eu un peu d'émotion au début. Je suis parti pour Taraz (ville du Sud) à bord d'un avion à hélice style modèle d'avant-guerre. Arrivés à l'aéroport de Taraz (genre d'endroit ou doit arriver en moyenne un avion par mois...), la neige n'était pas déblayée, et l'avion, après avoir atterri tant bien que mal, s'est tout simplement planté dans la neige, sans plus pouvoir ni avancer ni reculer. Finalement, nous avons réussi à atteindre le bâtiment qui sert de terminal et tout s'est bien terminé. J'ai passé environ 24

heures dans une famille que je connaissais et, comme le curé de Taraz était absent pendant trois semaines et qu'il n'y a pas de messe pendant ce laps de temps, la paroisse s'est réunie, les confessions ont été nombreuses et nous avons ensemble célébré la messe de la fête de saint Pierre.

[Février 2005]

Le moral est toujours au beau fixe. J'ai tout de même réussi à attraper une jolie grippe. J'étais au Séminaire de Karaganda, où tous étaient malades, puis le retour en train non-chauffé m'a été fatal. J'ai pensé à une femme, écrivain russe du début du XX^e siècle (Zenaïde Hippus), qui écrit dans ses mémoires concernant la révolution soviétique de 1917 : « La révolution, pour moi, c'est le sentiment de faim, de ténèbres (il n'y avait plus d'électricité dans les villes) et de froid. On peut s'habituer à la faim, aux ténèbres, c'est plus difficile, et au froid, c'est impossible ».

Je crois qu'elle n'avait pas tort. Quand tu restes assis dans le froid pendant trois heures et demie, tu ne sais plus comment faire, quelle position adopter, quelle couverture ajouter pour empêcher ce sentiment de tenaille qui te



Une bonne voiture est nécessaire pour atteindre cette petite église perdue dans la steppe.

serre jusque dans les os... Quand tu arrives à la maison, qui, contrairement aux appartements du temps de la révolution, est bien chauffée, il faut un assez long temps pour te débarrasser de ce sentiment désagréable.

[Avril 2005]

Ben oui, quoi, Taraz, n'était qu'à 600 km. Dans le bus pour Taraz, une anecdote : Au sud, les Kazakhs parlent entre eux leur langue originale (ce qui n'est pas le cas au Nord). Donc dans le bus, tout le monde parlait kazakh, et je me reposais, pensant que personne ne s'intéressait à moi. Jusqu'à ce que mon voisin, après une longue discussion avec ses congénères, se tourne vers moi et me demande en russe : « Nous avons une question à te poser (en principe, les Kazakhs de culture kazakhe tutoient tout le monde, sauf les personnes âgées) : tu es Russe ou Yakoute ? » (Les Yakoutes sont une population sibérienne, au physique assez proche des Esquimaux). Je me suis longtemps regardé dans le miroir, et je ne vois toujours pas très bien ce que j'ai de commun avec les Yakoutes...

[Juin 2005]

Et voici une autre anecdote. Un groupe de Polonais, venant de Pologne (je précise, parce qu'il y a ici de nombreux Polonais « locaux » qui n'ont jamais vu la Pologne) assiste à la Messe. Je préside et prêche. A la fin de la Messe, une dame de ce groupe, qui vient d'apprendre que je viens de Suisse, me dit dans un russe que seul quelqu'un sachant le polonais pouvait comprendre : « Mon Père, comme vous parlez bien le russe ! J'étais persuadée que vous étiez



La route, à la sortie de la ville.

Polonais ». J'ai cru que les servants de Messe, qui ont entendu le compliment, allaient tomber par terre, tant ils riaient : dans toute l'ex-URSS, les Polonais sont réputés parler un russe assez improbable... Donc, après m'avoir pris pour un Yakoute, voilà qu'on me prend pour un Polonais : ce n'est pas si mal, finalement je me rapproche de l'Occident.

[Janvier 2006]

Autre petite anecdote : lorsque j'étais en août à l'Abbaye, à la sortie de la Messe, certains fidèles se sont plaints de mon nouveau départ. Je leur ai demandé ce qui les dérangeait. La réponse fut la suivante : « Le chant était tellement plus beau lorsque vous étiez là ». C'est à ce moment-là que j'ai mesuré combien chez nous l'Église est encore riche, et que parfois, elle ne s'en rend pas compte. Ici, ce n'est pas pour chanter que l'on a besoin d'un prêtre, mais pour le plus élémentaire partage de la Parole et des sacrements. Nos fidèles kazakhs-tanais trouvent aussi que je chante bien, mais le jour de mon départ, à coup sûr, ce n'est pas ma voix qu'ils regretteront.

A fil de l'année 2009

[Juin 2009]

A la fin de mon séjour dans le Nord à Makinsk, petite agglomération où j'ai remplacé le curé pour Noël et l'Épiphanie, j'ai reçu le téléphone de l'Archevêque, me demandant de bien vouloir m'arrêter à Astana lors de mon voyage de retour vers Karaganda, afin de me demander si je me sentais la force de prendre de nouvelles responsabilités dans l'Archidiocèse : devenir vicaire général et curé de la cathédrale d'Astana. Mon déménagement à la capitale s'est fait dans la précipitation, et sans beaucoup d'enthousiasme de ma part. C'est que la vie d'étude et d'enseignement que je menais au séminaire n'était pas pour me déplaire. De plus, à quelques exceptions près, j'avais mis



A Astana, la nouvelle capitale du Kazakhstan, la Tour Baitebek, haute de 97 m., est le symbole de l'indépendance du Kazakhstan.

un terme à ces voyages incessants qui, à la fin, me fatiguaient plus que de raison. J'avais pris goût à la « stabilité », à la ville de Karaganda, au ministère dominical du Carmel. C'est donc conscient certes de mon devoir, mais sans joie excessive, que je suis arrivé à la cathédrale. L'accueil des paroissiens, les belles liturgies, la complicité des religieuses, la bonne entente qui règne à l'évêché, tout à fait que presque immédiatement, mon regret de Karaganda a disparu. D'autant plus que je n'ai pas eu longtemps à le regretter, parce que dès la semaine suivante, j'y retournais donner mes cours.

A Astana, nous avons baptisé cette année deux Kazakhs, qui sont très bien intégrées dans la paroisse. Il faut dire que nous avons un groupe de Kazakhs non baptisés (donc en principe musulmans), qui assurent quelques heures de l'adoration perpétuelle à la Cathédrale. Plusieurs sont venus à la foi en Christ à travers les groupes évangéliques, et ce qui les attire chez nous, c'est l'adoration du Saint Sacrement. Si cette adoration perpétuelle, jour et nuit, me fait parfois bien ronchonner, je dois cependant avouer que, en plus de la valeur spirituelle intrinsèque liée à cette dévotion, celle-ci a tout son sens dans une culture et une atmosphère orientales où le divin n'est jamais bien loin. Et quand on adore, vient le moment où se pose inéluctablement la question de la communion. Et, par là même, de l'appartenance à l'Eglise. Parmi les catéchumènes qui se préparent au baptême pour l'année prochaine, on a pas mal de gens atypiques. Garçons au crâne rasé, anciens drogués, anciens repris de justice, auxquels se mêlent sans crainte ni étonnement



Pour la procession du dimanche des Rameaux 2009, l'archevêque Thomash Peta est accompagné de son nouveau vicaire général et curé de la cathédrale Roland Jaquenoud.

excessifs une série de catéchumènes « classiques » issus de familles polonaises. Tout ce groupe est enseigné et dirigé d'une main de maître par une petite religieuse venue du Tadjikistan, tout de noir habillée. Et les voyant partir pour la salle de catéchèse, l'autre jour après la Messe, je me suis pris à regretter de ne point avoir sur moi mon appareil de photo...

Parmi ces catéchumènes, il y a Maxime. Maxime est un Ouïgour d'Almaty. Les Ouïgours sont une population qui a ses territoires à l'Ouest de la Chine, et à la frontière Sud-Est du Kazakhstan et du Kirghizstan. Après avoir été marié fort jeune et avoir acquis par là même son indépendance, Maxime est parti pour la grande ville d'Almaty, où il a mené la vie active d'un jeune homme à la mode. Ayant réussi dans la carrière de styliste (il a entre autre maquillé et

habillé les participants à l'équivalent kazakhstanais de la Star Academy), ne voilà-t-il pas que vient se poser à lui la question lancinante de Dieu. Ayant lu le Coran sans y trouver ce qu'il y cherchait, il s'est tourné vers la Bible, a littéralement épluché le Nouveau Testament et s'est mis à prier les Psaumes. Comme cela, tout seul, sans aucune aide de quiconque. Cette lecture lui a fait prendre conscience qu'il fallait changer de vie et recevoir le baptême. Pour cela, il fallait rejoindre une Eglise. Désireux de rejoindre une Eglise sérieuse (au Kazakhstan, comme dans toute l'ex-union soviétique, les sectes de tout acabit pullulent, très officiellement enregistrées par l'Etat), en jeune homme moderne, il consulte Internet pour savoir quelle est l'Eglise chrétienne la plus ancienne. A cette aune-là, bien entendu, l'Eglise orthodoxe



Le dimanche des Rameaux 2009, le curé d'Astana donne des consignes à ses fidèles.

russe, fondée par ce que l'on appelle « le baptême de la Russie » à Kiev au IX^e siècle, ne soutient guère la concurrence avec l'Eglise catholique romaine, remontant aux temps

apostoliques. Et c'est comme cela qu'un beau jour, je vois arriver à la messe de semaine ce jeune homme couvert de tatouages, foncé de peau et habillé à la façon d'un noir américain échappé de Harlem. Du moins c'est ce qu'il m'a semblé, à tel point que j'ai envoyé vers lui le Père Elmar, des Béatitudes, qui parle fort bien l'anglais... Non seulement Maxime n'est pas Américain, mais c'est un homme de lecture. Et voilà qu'il s'est mis à lire, avec beaucoup de profit, me dit-il, *l'Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales ! Pratiquement tous les soirs, après la Messe, il vient me voir avec des questions à propos de ce livre. J'ai honte de l'avouer : je n'avais jusque-là jamais lu *l'Introduction*. Le bon Dieu me punit, qui me force à la lire en russe pour être de taille à répondre aux questions d'un néophyte Ouïghour. Ce que va donner la spiritualité du Grand Siècle français chez un ressortissant de populations musulmanes d'Asie centrale, c'est ce qui sera bien intéressant à voir.



Vue hivernale de la cathédrale d'Astana.

Comme je vous l'ai dit, parmi nos catéchumènes, nous n'avons pas seulement des avocats et des stars de la télé. Nous avons aussi des (ou plutôt un) repris de justice et un ancien drogué. Ce qui me vaut de nouveaux « marchés », comme dirait Frère Laurent. D'abord, la prison. Vous vous souvenez peut-être qu'une de mes activités lors de mon premier séjour à Astana avait été l'aumônerie d'une prison. Après mon départ pour Schchouchinsk, d'autres prêtres avaient pris le relais, et puis brusquement, voilà une année et demie de cela, pour des raisons non-expliquées, l'autorisation de pénétrer dans le pénitencier avaient été retirée. Par voie indirecte, nous avons des nouvelles de nos détenus catholiques, mais impossible de leur rendre visite. Et puis voilà qu'un beau jour, nous recevons un téléphone du directeur de la prison : il était au courant que nous avons une équipe de football (il s'agit en fait de nos servants de messe ; ils s'entraînent sur un petit terrain appartenant à l'Eglise et se mesurent parfois à d'autres équipes), et qu'il serait bien d'organiser un match opposant notre équipe à celle des détenus. Un peu interloqués, mais sautant sur l'occasion, nous réunissons notre équipe d'enfants de chœur. Au départ, nos jeunes sont un peu inquiets à l'idée d'affronter des détenus qui, eux, sont très loin d'être des enfants de chœur. « Mais bon, si vous le voulez, on va y aller ». Nous les escortons en grande pompe, l'Archevêque, le chancelier et moi-même. Notre équipe se fait littéralement plumer (huit à zéro), mais avec tant de gentillesse et de politesse que tout le monde, à commencer par les gardiens, en est surpris. Assiste à l'événement la télévision et les journaux. Circule dans la presse une photo intitulée « L'équipe des détenus » où l'on voit au premier rang l'Archevêque en soutane filetée... Bref, tout cela fait que, comme par enchantement, la prison nous est à



En hiver, dans un village...

nouveau ouverte. Ou plus précisément m'est ouverte, parce que dans le clergé, il n'y a pas beaucoup d'enthousiasme pour ce genre de ministère. Pourtant, le chapitre 25 de l'Evangile selon saint Matthieu est assez sévère à l'encontre de ceux qui ne visitent pas les prisonniers. Quant aux drogués, il existe à Astana une institution dans le genre des « Rives du Rhône », mais avec une spiritualité dirions-nous « mixte » à la kazakhstanaise, c'est-à-dire un curieux mélange d'islam et de protestantisme évangélique. L'un de nos catéchumènes vient de cette institution, et comme il est issu de famille polonaise, il a demandé à se préparer au baptême dans l'Eglise catholique, ce qui ne contrevient pas à l'esprit très largement œcuménique, pour ne pas dire syncrétique, de l'institution. Comme je m'intéressais à cette institution, surtout, je dois l'avouer, pour voir si la « spiritualité » de la maison était compatible avec une admission dans l'Eglise catholique, le directeur est venu me voir et m'a demandé si je serais d'accord de venir donner des cours et mener des activités de type « psycho-spirituel » avec les curistes. Après avoir consulté l'Archevêque, j'ai donné mon accord, parce que, me semble-t-il, l'Eglise doit être présente partout où l'on tente d'aider les gens et comme dit saint Paul, il faut prêcher à temps et à contretemps.

Comme vous le voyez, les activités d'un curé de paroisse dans ce beau Kazakhstan sont assez variées. Pendant l'hiver, lorsque l'on demandait où était le curé d'Astana, on s'entendait régulièrement répondre qu'il était « au séminaire de Karaganda ». Maintenant, la réponse est plus souvent « en prison » ou « au centre de désintoxication », ce qui est tout de même beaucoup plus original.

A côté de cela, je continue à collaborer activement avec la femme de l'Evêque luthérien à notre œuvre de sauvegarde de l'enfance, en tentant d'aider les mères célibataires à décider de ne pas abandonner leurs enfants. Comme je vous l'avais expliqué lors du Chapitre abbatial, nous intervenons à la maternité, sur l'appel des médecins, lorsqu'une jeune fille menace d'abandonner son nouveau-né aux services de l'état et regardons avec elle si une aide sociale ne l'aiderait pas à changer de décision. Cela exige une action rapide (une jeune mère a trois jours pour décider si elle abandonne ou non son nouveau-né), des moyens à disposition etc., etc. Si bien que les paroissiens qui me demandent s'entendent parfois répondre que le curé est à la maternité avec la femme de l'Evêque luthérien, ce qui n'est pas mal non plus.

Tout cela est un peu fatigant, sans compter que mes activités liées à la fonction de Vicaire général m'obligent à nouveau à pas mal voyager. Mais c'est assez exaltant, et comme on me pro-



Le séminaire de Karaganda est situé dans un quartier populaire de la ville.

met un vicaire pour la paroisse à partir de septembre, cela deviendra tout à fait supportable.

[Août 2009]

L'été a été riche. Trois camps pour les enfants et les jeunes de la paroisse, le festival des jeunes d'Ozernoe, deux jours de pèlerinage à Kamyshevkoe. Nous avons en plus fêté fin juin les dix ans de la consécration de la Cathédrale (ce n'est pas les 1500 ans de fondation de l'Abbaye, bien entendu, mais nous avons tout de même fêté l'événement avec solennité). Et comme je suis seul pour la paroisse, je dois tout organiser, être partout. Je pensais que l'année scolaire terminée et le séminaire en vacance, la vie serait plus calme. C'est exactement le contraire. La fatigue commence à se faire méchamment sentir, et j'attends avec une impatience non dissimulée l'arrivée de mon vicaire, prévue au début septembre.

En plus du travail pastoral ordinaire, j'ai donné cet été dans les mondanités. Au début juillet s'est tenu à Astana le troisième congrès mondial des leaders religieux. Une nuée de journalistes s'est abattue sur la capitale. Nous avons eu la visite de tout ce beau monde accompagné d'interprètes locaux n'ayant aucune idée du langage religieux. Ainsi, à la fin d'une interview de deux heures, une interprète me demande en russe : « comment traduire le mot curé en anglais ? » Cela vous montre le sérieux avec lequel cette brave demoiselle s'était préparée... Cela m'a valu pas mal de séances de correction et de vérification avec les journalistes occidentaux. Moi-même, j'ai participé à la préparation du congrès, et ai été in extremis ajouté à la liste officielle de la délégation vaticane, je ne sais pas très bien pourquoi, peut-être pour me remercier des services rendus. Je dois avouer que je me serais bien passé de

ce cadeau, parce que je goûte assez peu à ce genre de longues joutes oratoires. Cette année, le légat du Pape était le cardinal Tauran, un français, comme il y a trois ans. Vous vous souvenez qu'alors, j'avais dû servir d'interprète au cardinal Etchegaray, jusqu'à faire la traduction simultanée en russe de sa conférence au congrès. Cette année, la nunciature a annoncé que le cardinal s'exprimerait en anglais, ce qui me libérait du poids d'un exercice passablement difficile et périlleux. Mais ne voilà-t-il pas que son Eminence a émis le vœu de participer au pèlerinage annuel de la fête de la Reine de la paix à... Ozernoe. Il y a eu donc en plus du congrès une foule d'homélies, de rencontres avec les autorités politiques locales, et il va sans dire que la langue du prélat dans toutes ces manifestations était le français, et donc me revoilà prié de me livrer à la profession de traducteur simultané. En deux jours, nous avons parcouru tout le Nord du Kazakhstan, rencontré tout plein de gens importants, j'ai refait l'expérience des cortèges officiels en voiture, escortés de la police, et pour la première fois, des salons VIP dans les aéroports... Il y a trois ans, je n'étais qu'interprète. Maintenant, on me présente comme le bras droit du Métropolitain du Kazakhstan (c'est comme cela que l'on traduit le terme incompréhensible pour la culture locale de « Vicaire général » : l'Orient a toujours aimé les hyperboles !). Du coup, je dois aussi m'exprimer, parce que dans les mœurs locales, un « officiel » ne saurait s'exprimer sans un mot de son cru. A tout cela s'ajoute un détail amusant, et fort important pour l'Eglise locale : en l'honneur de



L'entrée de la cathédrale d'Astana dont on a célébré les dix ans de la consécration en juin 2009.

la visite du Cardinal, les autorités ont ordonné (et réalisé) la construction d'une route reliant Ozernoe à la route principale. Ce qui fait que maintenant, nous nous rendons au sanctuaire de la Reine de la paix par une route bien faite, et non plus par des pistes qui se transforment en marre de boue à la moindre pluie. C'est certes nettement moins exotique, mais beaucoup plus confortable. Il était touchant de voir comme la population locale s'est montrée reconnaissante au cardinal pour ce « miracle »... Ceci dit, la conversation avec le cardinal Tauran a été des plus intéressantes. Vieux routinier de la diplomatie vaticane, il a été membre des délégations qui ont mené les négociations avec l'URSS de Michail Gorbatchev à la fin des années 80. L'entendre parler de cette période était passionnant. En tant que « bras droit du Métropolitain du Kazakhstan », on m'a demandé d'enseigner dans un séminaire de formation permanente destiné aux hauts fonctionnaires dépendant du ministère de la Justice et travaillant aux affaires religieuses. Je reste étonné, malgré toutes



Les fidèles se recueillent avant la célébration de la messe dans la petite église de quartier de Taraz.

les difficultés que l'on peut rencontrer dans le quotidien administratif, de la place qui nous est donnée dans ce pays. On n'imagine guère en Suisse l'Etat demander aux hauts responsables musulmans ou bouddhistes d'assurer un parcours de formation pour ses fonctionnaires... A l'occasion de ces cours, le chef de la formation, un kazakh bon musulman, responsable aux affaires religieuses, m'a interrompu deux fois : une fois pour raconter le miracle du lac d'Ozernoe, dû, a-t-il expliqué, à la prière fervente des exilés polonais, et une seconde fois pour expliquer que le Vatican avait déjà entretenu des relations avec les khans des steppes au XII^e siècle, et qu'il y avait alors de fortes communautés chrétiennes parmi les Kazakhs. Tout cela pour souligner que le catholicisme est bien une religion traditionnelle du Kazakhstan. Comme quoi, la volonté d'ouverture est bien réelle et correspond assez bien à la tradition kazako-mongole des steppes, qui a toujours été très tolérante pour les diverses religions.

L'archevêque est absent, ce qui fait que je joue les ordinaires, donnant des dispenses de ci de là. Quand on sert dans ce pays, on se rend compte que le droit du mariage, que l'on croyait avoir plus ou moins compris, est infiniment plus compliqué qu'il n'en a l'air. Un exemple classique : lorsque les époux habitent

loin de toute communauté catholique, ils peuvent conclure un mariage valide sans la forme canonique. C'est très bien, mais à partir de quelle distance et dans quelles circonstances considère-t-on qu'il y a impossibilité d'avoir la présence d'un prêtre ? Qui peut donner l'autorisation de mariage à des gens venant du fin fond de la Sibérie et n'ayant jamais réussi à savoir de quelle paroisse ils dépendaient ? Et donc voilà mes contacts avec la curie de l'archevêché de Moscou de plus en plus serrés. Quand on sait que le diocèse de Sibérie est aussi grand que toute l'Europe, cela nous oblige à étudier plus d'une fois en profondeur les cartes géographiques.

Chne Roland Jaquenoud

(à suivre dans les prochains Echos de l'Abbaye)



Une belle église orthodoxe située dans un grand parc boisé de la ville d'Almaty.

&CHOS

LES ÉCHOS DE SAINT-MAURICE

Nouvelles de l'Abbaye
AVENUE D'AGAUNE 15
CASE POSTALE 34
CH-1890 SAINT-MAURICE
TÉL. +41(0)24 486 04 04
FAX. +41(0)24 486 04 81
ABBAYE@STMAURICE.CH
WWW.STMAURICE.CH

ÉDITION

Abbaye de Saint-Maurice
105^e année
quatrième série
n° 20, Printemps 2010

RÉDACTION ET MISE EN PAGE

Chanoine Olivier Roduit

ADMINISTRATION

Chanoine Jean-Paul Amos

CONCEPTION GRAPHIQUE

CréActif
info@creactif.ch

IMPRESSION

CRI - Imprimerie Saint-Augustin

EXPÉDITION

Frère Serge Frésard

CRÉDIT PHOTOGRAPHIQUE

ARCHIVES DES MISSIONS DU SIKKIM: 6, 7, 9, 12, 14, 15, 17, 18, 19, 20, 21.
ARCHIVES DES MISSIONS DES ANDES: 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 30, 31, 32.
M.DE KERGARIOU: 27, 28, 33, 34, 35.
S. GEX-FABRY: 4, 8, 10, 11, 12, 13, 17, 19.
R. JAQUENOUD: Couv., 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 50, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69. INTERNET: 5, 21. W. MÜLLER: 2.
O. RODUIT: 2, 3, 37, 48, 49, 53, 61, 62, 70, 71, 72.

COUVERTURE

Messe avec des jeunes dans la nature du Kazakhstan

ABONNEMENT

A votre bon cœur !
CCP 19-192-7

Les Echos de Saint-Maurice sont édités par l'Abbaye de Saint-Maurice à l'intention de ses amis.

Si vous désirez désormais recevoir régulièrement les Nouvelles de l'Abbaye, veuillez simplement nous communiquer votre adresse.

Faites connaître notre revue!
Abonnez-vous!

TRÉSOR ET FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

HORAIRE DES VISITES :

hiver (de novembre à avril)
- 14h45 (mardi, mercredi, jeudi, vendredi: sur annonce préalable 2 jours avant)
printemps et automne (mai, juin, septembre, octobre)
- 14h45
été (juillet et août)
- tous les jours sauf lundi et dimanche matin:
10h30, 14h00, 15h15
dimanches et jours de fêtes: fermé le matin
lundi: fermé toute la journée, sauf à Pâques et Pentecôte

GROUPES :

Uniquement sur entente préalable, si possible à 9h30, 10h30, 14h45, 16h30

TARIFS :

adultes: chf 10.- (6 euros) enfants: chf 4.- (2.50 euros)

groupes:

adultes: chf 8.- (5 euros) enfants: chf 3.- (2 euros)

Conditions particulières pour les pèlerinages et les groupes catéchétiques.

PÈLERINAGES ET VISITES CATÉCHÉTIQUES

Nous recevons volontiers des groupes de pèlerins et des groupes catéchétiques, uniquement sur entente préalable.

CONTACT POUR LES VISITES ET LES PÈLERINAGES :

tél.: 0041 (0)24 486 04 04 fax: 0041 (0)24 486 04 55
e-mail: tresor@stmaurice.ch
ou par écrit à:
Abbaye de Saint-Maurice
trésor et fouilles archéologiques
case postale 34
CH-1890 Saint-Maurice

PORTERIE DE L'ABBAYE

La porterie de l'Abbaye est ouverte tous les jours de 7h30 à 12h00, de 13h00 à 19h00 et de 19h45 à 21h00.

MESSES ET OFFICES

DIMANCHE :

messe 7h00
office du matin (laudes et lectures) 8h00
messe conventuelle 10h00
office du milieu du jour 12h00
office du soir (vêpres) 18h00
office des complies 19h15
messe 19h30

EN SEMAINE :

office du matin (laudes et lectures) 6h15 (été: 7h00)
office du milieu du jour 12h00
messe conventuelle et vêpres 18h05
office des complies 20h00
(samedi: messe à 11h15 et complies à 20h00)

JOURS DE FÊTE :

messe pontificale à 10h00
Fête-Dieu et Saint-Maurice, messe à 9h30
(le reste comme le dimanche)

**RAISONNEZ AVEC NOUS
ABONNEZ-VOUS À**

&CHOS

**Abbaye des Chanoines réguliers de Saint-Maurice
Case postale 34
CH-1890 Saint-Maurice**